

# ALBUM UNIVERSEL

## NOËL

A.D.

1902



## ALBUM UNIVERSEL

## ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 . . . . . 6 MOIS, \$1.50  
4 MOIS, \$1.00 . . . . . Payable d'avance

## NOËL

## NOTRE NUMÉRO DE CE JOUR



OÙLA revenues les fêtes de Noël et du jour de l'an, fêtes de la famille, fêtes de la religion ; c'est par excellence de la nation canadienne.

L'"Album Universel" se fait un devoir lui aussi de pavoiser. N'est-il pas un temple, en effet ! Le temple de la publicité morale autant qu'agréable ; le temple des oraisons littéraires, des invocations patriotiques, des méditations historiques, des prédications scientifiques, des illustrations artistiques, des enseignements philosophiques sous une forme humoristique ! Le temple de la paix intellectuelle — paix religieuse, paix civile, paix politique — qu'on ne trouve pas toujours dans les journaux quotidiens ; cette paix prêchée par les anges aux hommes de bonne volonté, le jour où l'étoile révélatrice se fixa sur l'étable de Bethléem.

L'"Album Universel" a pavoisé comme jamais, croyons-nous, aucun temple ne l'a fait au Canada, à l'occasion de Noël.

Au frontispice, un triptyque polychrome, de notre propre artiste, véritable oeuvre d'art qui a coûté des semaines de travail. Enluminures de même genre aux pages 828, 829 et 840. Le lecteur aura vite saisi que pour rétablir la pagination régulière de notre numéro de ce jour, il lui suffira de ramener la page 827 après la page 826.

Le cri de Noël à la page voisine, 819, est la paraphrase artistique du Noël d'Adam, dont la musique est aux pages 820, 821. Comme pendant de ces pages musicales d'un caractère religieux, voir la page 836, d'un caractère profane.

Au titre des illustrations non coloriées, mais de haute valeur artistique néanmoins, voir les pages 822 et 835.

Au titre des écrits et vignettes de circonstance, voir les pages 825, 827, 830, 837, 838, 839.

Au titre de l'actualité, voir la Petite Revue, page 823 ; la lettre d'Europe, 824 ; l'homme du jour, 826 ; récréations en famille, 831, 832.

Enfin, dans le fascicule intérieur, notre nouveau feuilleton, "Le Démon du Flirt", le plus beau roman illustré qui aura jamais été publié au Canada.

## LA NOËL

Les vieilles coutumes de Noël.—La bûche et le gui.—Christmas et Christkindel.—Le Mystère de la Nativité et les bergers.—Les dictons de Noël.



ELLE est de retour, la fête des enfants et la joie des mères, la Noël avec son décor de sapins tout poudrés de neige ou tout ruisseants de lumière, son avalanche de joujoux dont "l'enfant Jésus" empilait les souliers, son réveillon qui groupe la famille devant la bûche traditionnelle, — au feu de laquelle la Vierge Marie vient se chauffer, s'il faut en croire une vieille légende poitevine.

C'est une nuit charmante dans la plupart des pays civilisés, car on a conservé presque partout les traditions du passé. Il en est qui sont pleines de poésie ou d'originalité. C'est ainsi que, en France, beaucoup de paysans ont coutume de parer leur maison à l'occasion de la Noël. Quelques jours auparavant ils ont blanchi les murs à la chaux et nettoyé le sol, puis, le matin venu, ils accrochent du gui dans la salle où se fera le réveillon.

En Normandie surtout, cette tradition du gui est des plus vivaces. On attribue, d'ailleurs, à ces

branchages les vertus les plus grandes. Ils préservent, notamment, de l'incendie, éloignent les maladies, rendent le cidre meilleur et font marier les jeunes filles. On voit qu'ils ont des influences aussi diverses qu'étendues !

Mais ce n'est rien en comparaison de la vénération qu'on a pour le gui en Angleterre. Pour en donner une idée, il suffira d'indiquer qu'on exporte de France près d'un millier de tonnes de cette branche symbolique. Rien qu'en une seule semaine, le port de Rouen en a expédié, à destination de l'Angleterre, plus de 200,000 livres, provenant de Normandie et de Bretagne, où il a été coupé sur les pommiers.

Une belle branche de gui se vend, à Londres, de deux à trois dollars, mais il y en a également depuis une dizaine de centins, pour les petites bourses, car chacun tient à en posséder pour écarter les maux et s'attirer toutes les félicités.

Sans gui, pas de joyeux "Christmas", et Dieu sait si la fête est célébrée en Angleterre. Là-bas, la Noël est une véritable fête nationale, qui dure plusieurs jours et sert de prétexte à des banquets, des festins et des divertissements de toutes sortes.

Notons, à ce propos, une petite superstition qui existe chez les Anglais. Au réveillon, quand, à minuit précis, le punch flamant apparaît, il est d'usage de le distribuer aux jeunes filles, tout brûlant, dans des verres fragiles. Celle dont le verre se brise ne peut que s'en réjouir, car elle sera mariée dans l'année.

En Alsace, et aussi dans une partie de l'Allemagne, avant la Noël, qu'on appelle "Christkindel", il se tient dans les villes des foires importantes nommées Christkindel-market et consacrées exclusivement à la vente des jouets. Dans ces pays, pour frapper davantage l'imagination des enfants, on personnifie Christkindel par une femme vêtue de blanc et portant une couronne de papier doré sur une longue perruque de chanvre, qui simule une chevelure blonde.

C'est elle qui s'en va, de maison en maison, une clochette d'une main et une corbeille de bonbons de l'autre, et qui distribue les joujoux aux enfants qui ont été sages. Elle est toujours accompagnée de Hans-Trapp, le croquemitaine de là-bas. C'est, bien entendu, un homme du village qui joue ce rôle, en se couvrant le visage d'une barbe énorme et quelquefois en s'enveloppant d'une peau d'ours. Il a la figure noire et tient des verges à la main.

La nuit de Noël, la sonnette de Christkindel retentit par les rues. Tour à tour, chaque porte s'ouvre et les enfants vont au-devant d'elle... sauf, toutefois, ceux dont la conscience n'est pas sans reproche et qui redoutent d'avoir à rendre des comptes au terrible Hans-Trapp et de faire la connaissance de ses verges vengeresses.

Cependant, celui-ci invite, de sa voix la plus dure, les enfants méchants à s'approcher de lui. Est-il besoin de dire que personne ne bouge. Les coupables, d'ailleurs, ont déjà fait leur acte de contrition et se sont fait pardonner en jurant de ne recommencer à l'avenir.

Alors, Croquemitaine se retire, Christkindel ouvrant la porte d'une pièce voisine, montre aux petits un arbre de Noël, tout illuminé et couvert de jouets, qu'on avait installé à l'avance, mais qu'elle est censée avoir apporté pour récompenser les enfants sages.

La nuit de Noël, dans certaines provinces et notamment en Picardie, les bergers apportent à la messe de minuit un petit agneau enrubanné, qui est présenté sur un coussin au prêtre, qui le bénit. Les bergers sont couverts de leurs manteaux et coiffés de chapeaux ornés de rubans. Quelques-uns jouent de la flûte, du flageolet, de la cornemuse ou du hautbois, d'autres tiennent en main leur houlette.

Le lendemain, les bergers vont de maison en maison, donnant une aubade et recevant une offrande. Habituellement, on attend le passage des bergers pour placer dans la cheminée la bûche de Noël ; on l'allume en se servant des restes de la bûche de l'année précédente, conservée soigneusement, dans la pensée qu'elle préserve de l'orage. On voit que les superstitions sont à peu près semblables partout. Enfin, dans bien des villages encore, on représente dans certaines maisons, pendant la nuit de Noël, le mystère de la Nativité.

Nous terminerons cette causerie en citant quelques-uns des plus célèbres dictons populaires relatifs à Noël.

Dans l'Ariège, on prétend que "Soleil à Noël promet neige à Pâques." C'est, d'ailleurs, une opinion courante, car, dans l'Aveyron, dans la Hau-

te-Garonne et le Gers, on dit : "Qui prend le soleil à Noël, à Pâques se gèle", tandis qu'on assure en Gironde, Haute-Loire, Loire-Inférieure et Hautes-Pyrénées, que :

Quand on prend soleil à Noël  
A Pâques on se rôtit l'orteil.

Dans le Lot-et-Garonne, on prétend que si Noël est sans lune, il y aura beaucoup de blé, et que si Noël est éclairé, beaucoup de paille et peu de blé. Dans la Sarthe, on dit qu'il n'y aura pas de prunes si la lune brille peu dans la messe de minuit. Dans le Gers, on dit : "Noël le jeudi, c'est la famine", et dans le Pas-de-Calais : "Tonnerre à Noël, pas d'hiver."

Dans le Finistère, on assure que la neige à Noël vaut du fumier pour les seigles, et dans les Côtes-du-Nord, on dit :

Pleine lune le jour de Noël, cherté ;  
Vendez votre jument et achetez du grain.

MARCEL FRANCE.

## NOTRE MUSIQUE

SAUER la Noël sans mettre sous les yeux des lecteurs et lectrices de l'"Album Universel" l'inspiré Noël d'Adam, eût été faire preuve de bien peu de discernement du goût de nos abonnés. On aime toujours entendre ces belles choses, qui acquièrent encore plus de prix en vieillissant, puisqu'elles évoquent à l'âme un monde de pieux souvenirs.

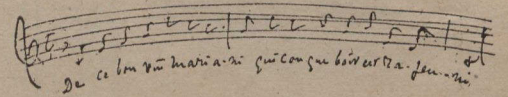
Seulement, nous avons cru devoir choisir l'adaptation pour piano de Croisez, qui est d'exécution facile et bien rythmée.

Ceux qui voudront y ajouter les mots n'auront qu'à référer à la page 819, dans laquelle nous publions les stances de ce chef-d'oeuvre.

Quant à notre autre page de musique, que nos lecteurs trouveront à la page 836, c'est à la musique profane que nous l'avons consacrée. C'est un bijou de Noël, dans le style ancien, composée pour le "Figaro", l'an dernier.



Ch. WIDOR



M. Widor revenait de Varsovie, où il avait été invité par la Société philharmonique à faire entendre ses magistrales symphonies pour orgue, quand on lui demanda un "Noël" pour la page musicale du "Figaro".

—Un Noël ? Vous me prenez au dépourvu ! Pourtant... attendez...

Il s'assit alors devant le clavier de son orgue et se mit à fredonner de sa voix... de compositeur, en s'accompagnant de quelques jeux voilés et doux, un délicieux petit chant de Noël d'un archaïsme poétique et fin.

—Ce sont les paroles retrouvées par hasard, en feuilletant un vieux missel, explique-t-il, qui m'ont donné l'idée de cette musique en style ancien.

M. Widor l'a donc composée tout dernièrement ; publiée ensuite à Lyon, chez l'éditeur Janin, elle n'a jamais encore franchi les limites de la France. C'est donc un primeur.



### MINUIT, CHRÉTIENS !

Minuit, Chrétiens, c'est l'heure solennelle,  
Où L'homme-Dieu descendit jusqu'à nous.  
Pour effacer la tache originelle,  
Et de son Père arrêter le courroux.  
Le monde entier tressaille d'espérance,  
En cette nuit ! qui lui donne un Sauveur.  
Peuple, à genoux ! attends ta délivrance.  
Noël ! Noël ! voici le Rédempteur ! !

De notre foi que la lumière ardente  
Nous guide tous au berceau de l'enfant,  
Comme autrefois, une étoile brillante  
Y conduisit les mages d'Orient.  
Le roi des rois, naît dans une humble crèche,  
Puissants du jour fiers de votre grandeur,  
A votre orgueil, c'est de là que l'on prêche,  
Courbez vos fronts devant le Seigneur.

Le Rédempteur a brisé toute entrave,  
La terre est libre et le ciel est ouvert ;  
Il voit un frère où n'était qu'un esclave :  
L'amour unit ceux qu'enchaînait le fer.  
Qui lui dira notre reconnaissance ?  
C'est pour nous tous qu'il naît, qu'il souffre et meurt.  
Peuple, debout ! chante ta délivrance.  
Noël ! Noël ! voici le Rédempteur ! ! !

# LE NOEL D'ADAM

(MINUIT, CHRETIENS...)

Adapté au piano par A. CROISEZ

And<sup>te</sup> simplice.

PIANO.

CHANT de NOËL.

And<sup>te</sup> maestoso.

dolce.

crescendo.

*mf*

très pesant.

amabile.  
précipité

*ff*

*ff*  
più presto brillante

*ff*  
sempre *ff* e più presto

*ff*

*ff* trem.  
tutta la forza e sonore  
*ff*  
largo.  
largo.  
Ped. Ped. Ped. Ped.



LE MESSENGER DE LA BONNE NOUVELLE.—(D'après le grand peintre Allemand Plockhorst)

# GROSSE REVUE

PAR ZOZO

L'«Album» revêt aujourd'hui sa tenue des dimanches. Tous les départements sont pavoisés. Il m'a bien fallu, moi aussi, hisser le pavillon des jours de fête, et, au petit bonheur, sans même savoir où cela me mènera, j'ai inscrit le titre ronflant de «Grosse revue». C'est bien du beurre de promis, surtout lorsque mon cadre ne dépasse guère les petites banalités de la semaine. Mais, enfin, puisqu'on veut de la trompette et du tambour, il



me faut toujours bien montrer de la bonne volonté. Mais, que vous contera-je de si extraordinaire pour justifier mon enseignement alléchant ? Vous parlerai-je de la guerre du Vénézuéla ? des révélations électorales de la division Saint-Jacques ? de la réapparition de la picote ? de la condamnation de Blondin ? du charbon ? du froid ?

Tout ça, c'est de la «petite revue», ordinaire, banale. Et c'est de l'extraordinaire que vous voulez, ou plutôt qu'il me faut vous servir.

Je vous avoue franchement que je suis passablement dans la position de ces personnes qui commencent par vous dire inconsciemment : «Écoutez bien, je m'en vais vous conter une histoire qui vous fera tordre de rire.»



Vous savez que lorsque l'écrivain s'embourbe, il a recours à ses cartons. Je m'y réfugie, et comme je viens de mettre la main sur un vieux parchemin, héritage de mes ancêtres, je vous en offre la primeur. Au XX<sup>e</sup> siècle, où nous vivons presque tous, il nous sera intéressant de voir comment nos pères du XX<sup>e</sup> faisaient leur revue d'année. C'est intitulé :

Mesmoire

voué à la commodité particulière  
de mes concitoyens  
et devant servir  
à la parfaite compréhension  
des faits et gestes  
nuds, venuds et survenuds  
en l'an de grâce MCMII.



Au demourant, l'année MCMII a été tresavantageuse ez récoltes ainsique très fertile ez chastiments. Si la Providence voulut desployer largement sa main d'une part, de l'autre, la senestre, elle a toutesfois ailleurs, graces soyent rendues, généreusement frappé de cy de là.

Il se peut dire avecques toute apparence que l'Agriculture a l'ori pendant l'année devant clore. Idem, la terre publique, nostre bonne mère à chacun chascunier et chascunière, a rendu proprement ainsique avecques profict. Ayons en une vive reconnaissance et une bienveillance non feincte au Dieu tout puissant, maistre de toutes les choses.

Bien, me dira lon, mais qu'est preuve de chastiment ? cecy seulement : les desgorgements volcaniques, aux ides de mai dernières, des isles esloignées de la Martinique, ez Amérique, treu-



veront place parmi les coups les plus terrifiants de la iustice divine. Et cetty, en les 20 premiers siècles de l'ère chrestienne. La montagne Peslée a occi plus de chrestiens que les aspres batailles des temps passés, voire mesme la bataille d'Agésilas contre les Beotiens que Mericius, qui y estoit, dict estre la plus rude qu'il eust oncques veue.

Mais, au jour d'aujourd'hui, avec la parfaite-ment des engins d'extermination, on s'occit de

moins en moins. Nenni, un paradoxe ; c'est pourtant la vraie vérité. La guerre du Transvaal qui print fin au mois de juin le dernier...

[NOTE DU FOREMAN. — La difficulté pour le typographe de composer un pareil manuscrit en une langue presque incompréhensible m'a porté à le passer aux traducteurs avec prière de le mettre en canayen ordinaire.]

...a fait des victimes par milliers et milliers.

L'année n'a cependant pas été une année de guerres. Les exploits du Mad Mul'ah peuvent tout



au plus tomber dans la catégorie des «guérilla». Ça ne se réduit qu'à des escarmouches d'avant-postes.

Il est bien vrai qu'on entend le canon gronder dans le nord de l'autre Amérique, mais nous n'en sommes encore qu'aux pourparlers, et il est à espérer que 1903 fera trêve à ces massacres inutiles.

Quand aura-t-on la paix universelle ? Pourtant, il me semble que la politique s'était chargée de régler cette vitale question. De quoi ne se charge-t-elle pas ? En politique comme ailleurs, c'est bien toujours l'inattendu qui survient. Ainsi, qui se serait douté que l'année qui va se terminer dans quelques heures serait témoin de l'alliance anglo-japonaise, la plus grosse nouvelle politique de l'année ? Car, il faut bien remarquer que le couronnement du roi d'Angleterre, qui a eu lieu au mois de septembre dernier, n'était après tout qu'affaire de cérémonie. L'axe commercial ou intellectuel du monde n'en a pas, pour cela, varié d'une pointe de compas. Et qui peut, à l'heure qu'il est, prévoir les conséquences du traité qui vient de se conclure entre l'Angleterre et le pays du soleil levant ?

Passant au domaine particulier, il faut bien admettre que notre politique canadienne présente peu de faces excessivement importantes. La question du tarif douanier est toujours à l'affiche. L'impérialisme, mis en vogue par le voyage de Sir Wilfrid Laurier, occupe maintenant le second plan.



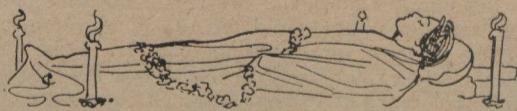
La démission de M. Tarte, une affaire bien naturelle pourtant, a défrayé la chronique pendant deux mois, et l'élection de Préfontaine, son successeur dans le Cabinet, par une majorité considérable, a donné le dernier coup de marteau au clou politique Tarte, lequel clou plusieurs appelaient vis, sans calembourg.

Dans le domaine religieux, rien de bien extraordinaire non plus. Le Pape est à préparer son encyclique sur la lecture des livres saints telle qu'elle doit être faite par le monde catholique, question absolument délicate et considérablement contro-



versée. Voilà pour le côté dogmatique. Au point de vue purement social, l'année 1902 sera marquée d'une pierre noire dans le calendrier ecclésiastique. Les sérieuses dissensions des communautés avec le gouvernement français, dissensions qui les poussent à chercher d'autres cieux, ont dissimulé de par le monde une dizaine de milliers de Contemplatifs fuyant la persécution. En Canada, rien de sombre dans le firmament religieux ; le ciel continue serein. Laval, la plus méritante comme la plus ancienne de nos institutions éducationnelles, a célébré son centenaire par de grandes fêtes. Dans un domaine qui nous touche plus de près, une autre chose à signaler, c'est le voyage de Sa Grandeur Mgr Bruchési auprès du Saint-Père. Le chef du clergé du diocèse de Montréal rapporte de réjouissantes nouvelles pour ses ouailles.

A son retour, Mgr Bruchési aura le regret de constater la disparition d'un de ses prêtres les plus



vénérés, l'abbé Colin, supérieur du Séminaire de Saint-Sulpice. C'est la mort la plus retentissante de l'année.

Plusieurs figures sont aussi disparues du monde politique : l'hon. sénateur Déchéne, l'hon. M. ville Déchéne, ministre de l'Agriculture ; de la Magistrature : les honorables juges Bourgeois et Fontaine.

A l'étranger, les deux morts les plus bruyantes ont été celles de Cecil Rhoades, le roi financier de l'Europe Australe, et Emile Zola, chef de l'école réaliste.



Les arts ne semblent pas avoir fait un grand pas pendant les derniers douze mois. Le théâtre français et allemand s'est enrichi de quelques nouveaux opéras. Il appartient à la postérité de les juger. Pour le moment, les succès remportés ne sont que de curiosité ou de commande.

En Canada, le grand événement musical a été la visite de Mascagni.

La poésie, cette fille des dieux, semble vouée au «statu quo». Les oeuvres poétiques de longue haleine se font de plus en plus rares, jusqu'au théâtre qui y regarde maintenant à deux fois avant de parler l'alexandrin sur les planches.

Est-ce un signe de déclin ou d'avancement ?



En attendant, nos poèteaux canadiens continuent à s'encenser à coups de rimes, jusqu'à ce qu'avec l'âge, ils en viennent à s'invectiver prosaïquement, oh ! très prosaïquement.

Notre siècle n'a pas d'égards pour Polymnie ; c'est le siècle des affaires. Tout est à la finance et à l'industrie. Nous raisonnons vite. Nous vivons vite. La spéculation absorbe tout, s'est infiltrée partout.



On ne parle que d'entreprises gigantesques. C'est ainsi que le Grand-Tronc a lancé le projet de traverser le continent américain à l'instar du Pacifique, que le Pacifique va se construire d'immenses usines à Montréal, etc.



Par contre, aucun grand triomphe scientifique à signaler en l'année 1902. On n'est qu'en face de prétentions. Marconi prétend avoir fait traverser l'étincelle électrique d'un continent à l'autre. Edison prétend avoir enfin découvert des accumulateurs inépuisables ; un métallurgiste allemand prétend avoir enfin trouvé la trempe du cuivre ; Santos-Dumont, la direction des ballons.

L'année courante a cependant été une année exceptionnelle pour la navigation. Les grandes compagnies ont remué de l'or, les tramways ont presque doublé les recettes des meilleures années précédentes.

Est-ce le résultat des trusts gargantuesques qui accaparent de plus en plus les moyens de transport ? Il faut espérer que non.



Ce serait un dangereux précédent et, grand Dieu ! nous avons déjà assez du trust du charbon, qui est en train d'assassiner des milliers de familles pauvres. Le mot est peut-être dur, mais il est vrai. L'humanité a besoin de charbon comme de pain, et quand on a bon pied, bon bras, bon oeil, qu'on se sent plein de courage au travail, il n'y a pas de puissance humaine qui ait le droit de nous faire souffrir du froid ou de la faim, ou des deux. Se l'arroger, c'est mériter le cachot. Personne ne doit faire souffrir le prochain.

Ce n'est pas le socialisme, c'est les lois primordiales et essentielles de l'humanité qui le commandent. Ce combi-ne du charbon est une épouvantable affaire qui entoure d'un linceul les derniers mois de 1902.

## LETTRE D'EUROPE

Du correspondant spécial de "l'Album Universel," M. Léon Zor

Paris, 11 décembre.

A cette époque de l'année, Paris est tout entier aux préparatifs de Noël, et voilà pourquoi je ne vous envoie que des photographies de poupées.

Inutile de vous parler de la poupée moderne ; vos bazars doivent en regorger là-bas comme ici. Les anciennes reviennent à la mode, particulièrement celles du XVIII<sup>e</sup> siècle, dont vous devez avoir toute une collection au Canada, pour peu qu'il y ait du vrai dans ce qu'on m'a dit de votre esprit conservateur.

On faisait jadis chez nous des jouets plus beaux, plus artistiques, plus riches que ceux de nos jours. Cette industrie a suivi l'évolution sociale. Elle s'est démocratisée. Les fillettes des familles les plus aisées jouent avec des poupées qui ne sont pas extrêmement belles que les poupées de leurs amis moins riches. Il y a eu nivellement.

Au contraire, autrefois, d'un jouet de petite fille du peuple à un jouet de prince ou de fils de grand, il y avait un abîme. La société étant établie autrement que la nôtre, il se faisait entre sei-

gneurs des présents fort luxueux, qui étaient moins une prévenance pour la fillette qu'un cadeau déguisé offert aux parents. On cherchait à étonner, à faire parler de sa munificence, et l'on mettait des sommes importantes dans la commande d'une chambre de poupées, meublée avec art et peuplée de figurines de cire, ou dans l'achat d'une voiture, d'un mobilier, d'un trousseau, car il fallait que la poupée aussi fût à l'étiquette et au ton du jour, qu'elle imitât la cour, et il y avait réciprocity parfaite : la fillette, petite dame précoce, était une poupée bien équipée, et la poupée ressemblait à la fillette.

On s'aperçoit de ce caractère luxueux et artistique des vieux jouets devant les meubles enfantins que le passé nous a légués et dont il existe à Paris chez les particuliers, de belles collections.

La plus ancienne poupée que je connaisse en France, date de François I<sup>er</sup>. Il y en a quelques-unes de belles et de riches, qui datent de l'époque des Valois. Les XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles nous en ont seules duré. Les autres ont été abandonnées aux enfants, qui leur ont prouvé leur tendresse expansive en leur ouvrant le ventre et en leur cassant le nez. Mais les poupées coûteuses ? Celle-ci les caresses ni les taloches ; elles ont été mises à l'armoire le lendemain de leur arrivée, et elles



Le fabricant de poupées modernes



L'un des beaux tableaux de Noël exposés à Paris cette année. — Le rêve de l'enfant pauvre, par S. Granitsch

Les poupées du XVIII<sup>e</sup> siècle

sont devenues objets de vitrines, pour amuser les grands. C'est en vitrines qu'on les retrouve toutes : Statuettes somptueuses, vêtues de belles robes, de velours, de brocart broché, de lampas brodé et de droguet, couvertes de dentelles, de plumes, de perles.

Ajoutez qu'il existe aussi, dans les collections, soit des poupées nues, soit des vêtements sans poupées, soit des poupées qui ont, outre le vêtement qu'elles portent, un trousseau complet dans une petite malle. Leur vestiaire est d'une richesse et d'une abondance que l'Assistance publique leur enverrait. Robes, bonnets, chapeaux, bas, souliers, pantalons, manteaux, il y a de tout : que serait-ce

si, à un musée de costumes de poupées, s'annexait un musée de costumes anciens d'enfants ? On y admirerait des merveilles de richesse, d'art et de goût. La seconde catégorie est celle des poupées de démonstration. Je les nomme ainsi parce qu'elles ont un caractère dogmatique, enseignant. Ce sont ces figurines qui n'ont d'intérêt que leur costume et leur coiffure, parce que c'est un costume local, provincial ou exotique, la Boulonnaise, la Suisse, la Hollandaise, l'Auvergnate, la Japonaise. Si on donne à l'enfant une telle poupée pour ses ébattements, la robe importe peu, et le caractère ethnographique du sujet laisse la fillette parfaitement indifférente.

LEON ZOR.





LA  
GRANDE NUIT

Poésie de circonstance écrite spécialement  
pour "L'ALBUM UNIVERSEL,"

Par M. W. CHAPMAN.

La froide nuit d'hiver plane sur les logis,  
Et la neige étincelle et les astres flamboient.  
Dans l'ombre les vitraux d'église au loin rougeoient  
Avec tout l'éclat pur et pompeux des rubis.

Depuis quelques instants les cloches carrillonnent,  
Et dans l'air glacial leur grande voix d'airain,  
Dont l'écho va se perdre au fond du ciel serein,  
Appelle les croyants aux temples qui rayonnent.

Et comme les bergers accouraient autrefois  
Adorer l'Enfant-Dieu vagissant dans ses langes,  
La foule, avec émoi, sous le regard des anges,  
Vient se prosterner devant le roi des rois.

Hommes, femmes, enfants, adolescents et vierges  
Fixent, tout frémissants d'indicibles frissons,  
Sur les autels dorés les petits Jésus blonds  
Tout inondés des feux éblouissants des cierges.

Et, mariant leur voix aux vieux Noël naïfs,  
Dont on chérit toujours la douceur infinie,  
Les orgues font couler de longs flots d'harmonie  
Qui transportent bien loin les fidèles pensifs.

La voix des souvenirs aux âmes qu'elle embrase  
Parle d'un soir béni par-dessus tous les soirs,  
Et, doré des rayons du plus doux des espoirs,  
Bethléem apparaît aux fervents en extase.

Le regard à la fois surpris et fasciné,  
On voit dans une étable, où le givre s'attache,  
Le charpentier Joseph et sa femme sans tache  
Contempler à genoux un enfant nouveau-né.

On voit ce frère enfant réchauffé par l'haleine  
Des deux seuls animaux qu'abrite le réduit ;  
On voit un ange aller, dans l'ombre de la nuit,  
Parler à des bergers au milieu d'une plaine.

On entend palpiter dans le lointain des voix  
Qui de l'hymne sans fin sont les échos fidèles ;  
On entend par moments des bruissements d'ailes  
Mêlés à des accords de luth et de hautbois.

On entend proclamer l'ineffable mystère  
Du Verbe qui s'est fait chair pour nous racheter ;  
On entend dans les airs des chérubins chanter :  
"Gloire à Dieu dans le ciel ! paix aux hommes sur terre !"

Entre les bras du rêve, on monte jusqu'au ciel,  
Et, le cœur palpitant, les prunelles voilées,  
On s'enivre du chant des harpes étoilées,  
Qui célèbrent celui qu'attendait Israël.

Puis l'on écoute encore en notre âme attendrie  
Vibrer sur Bethléem l'hosanna triomphant ;  
On revoit, inclinés sur un petit enfant,  
Dans leur réduit glacé, Joseph avec Marie.

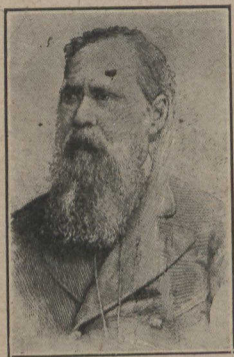
Et quand pâlit l'ardeur des cierges de l'autel,  
Par des chemins où l'aube a mis ses reflets roses  
Les croyants, tout joyeux, à leurs maisons bien closes  
S'en vont faire flamber la bûche de Noël.

Ce feu nouveau proclame aussi le doux mystère  
Du Verbe qui voulut parmi nous habiter,  
Et son pétilllement semble nous répéter :  
"Gloire à Dieu dans le ciel ! paix aux hommes sur terre !"

W. CHAPMAN.

# LE NOËL DES DOUKHOBORS

Page littéraire d'actualité empruntée à l'œuvre du grand écrivain russe Stchedrine



Stchedrine

Mikhaïl Evgrafovitch Saïtkov, connu sous le pseudonyme de Stchedrine, occupe une place à part parmi les grands écrivains russes. Ses œuvres sont un produit particulier de l'état social et politique actuel de l'empire des Tsars. La page que nous donnons de lui semble montrer la vie de notre société en contradiction constante avec les principes chrétiens qu'elle professe. C'est la théorie de Toïstoï illustrée, avec cette différence essen-

tielle que Saïtkov en regarde l'application individuelle comme une source de souffrances au milieu de l'égoïsme ou de l'indifférence de la foule ; de fait, c'est la réalisation d'un beau rêve au-dessus des forces d'un être isolé...

\* \* \*

Ce matin, le pope de notre village a fait un beau sermon de fête de Noël :

"Et y a plusieurs siècles, a-t-il dit, que la Vérité est apparue avec le Christ au monde. Quand le Christ remonta au ciel, il nous légua sa Vérité en témoignage de son amour. Depuis, il n'est pas un coin sur la terre où n'aient lui les rayons de la Vérité.

"Le propre de la Vérité est d'exalter nos âmes, fortifier nos courages, embraser nos coeurs. Elle est pour nous le but, le refuge dans les tempêtes de la vie.

"Ah ! qu'il s'abuse celui qui croit la Vérité vaincue par le Mensonge ! Non, même dans l'instant critique où l'esprit borné aperçoit le triomphe du mal, c'est la Vérité qui triomphe. Elle marche de l'avant, versant sur l'humanité sa lumière et l'arbitrant de ses ailes.

"La Vérité est descendue avec les réprouvés dans les abîmes ; elle est montée avec les justes sur les bûchers, s'est placée auprès des martyrs devant les bourreaux. C'est elle qui, dans leur coeur, allumait le feu sacré, leur donnant la force de souffrir.

"A la vue des supplices, les âmes justes s'enflammaient et la Vérité descendait en elles, trouvant là son terrain de prédilection.

"Les bûchers brûlaient, les flammes dévoraient les corps des justes, mais allumaient aussi d'innombrables flambeaux, tel, au matin de Pâques, un seul cierge allume tous les autres cierges.

"En quoi consiste la Vérité ? A ma question répond l'évangélique maxime : "Avant tout, aime Dieu, aime ton prochain comme toi-même." Cette maxime, en sa brièveté, contient le but unique de la vie.

"Aime Dieu, parce qu'il t'a donné l'existence, parce qu'il t'aime ! parce qu'il est la bonté, la beauté, la vérité !"

"Aime ton prochain comme toi-même", c'est la deuxième partie de la maxime. Il faut aimer sans calcul, sans exigence de retour, pour l'amour en lui-même. Evitons au prochain les peines, défendons-le à notre péril. L'homme sans amour est un animal, son action est nulle, le but de sa vie est manqué. Ceux-là seulement qui aiment et se donnent connaissent la vie et le bonheur.

"Retournez dans vos demeures ; fêtez la Nativité du Christ ; mais pendant vos réjouissances, songez que la Vérité est venue dans le monde, qu'en tous lieux elle est parmi nous, qu'elle est la lumière sacrée dont s'éclaire l'existence humaine."

Quand le pope, son sermon fini, descendit de la chaire, les mots : "Seigneur, que ton nom soit béni !" retentirent dans le choeur. Puis, comme un long soupir s'exhalant de toutes les poitrines, jaillit à travers l'église cet écho : "Oui, sois béni !"

De tous les fidèles, le plus attentif aux paroles du Père Pavel avait été Serge Rousslantsev, enfant de dix ans, fils d'une modeste "pomestchik". Très ému, ses yeux s'emplissaient à tout ins-

tant de larmes et il rougissait, paraissant vouloir questionner.

Au retour de l'église, Serge restait agité :  
—Mère, je veux vivre d'après la Vérité, répétait l'enfant.

—Oui, mon ami, répondit la mère ; mais les enfants, par leur innocence, vivent naturellement dans la Vérité.

—Non, ce n'est pas ainsi que je l'entends. Le père Pavel a dit que quiconque vit suivant la Vérité doit aide et protection au prochain. Voilà comme il faut vivre ! Est-ce comme cela que je vis ? Lorsque, ces jours derniers, on a vendu la vache d'Ivan le pauvre, qu'ai-je fait pour l'empêcher ? Je regardais seulement et je pleurais !

—Ce sont justement ces larmes qui témoignent ta vérité d'enfant. D'ailleurs, on ne pouvait rien faire. On a vendu de par la loi la vache d'Ivan le pauvre, parce qu'il existe une loi qui oblige chacun à payer ses dettes.

—Mais, mère, Ivan voulait bien payer, mais il ne pouvait pas. Ma niania dit elle-même qu'il n'y a pas de moujik plus pauvre qu'Ivan. Ou est la vérité alors ?

—Je te répète que c'est la loi, et qu'il faut l'observer. Les hommes forment une société et doivent subir des devoirs. Pense à tes études, c'est pour toi la meilleure Vérité. Tu vas entrer au collège ; si tu travailles, si tu es sage, tu vivras dans la Vérité. Je n'aime pas que tu t'agites. Tout ce que tu vois, tout ce que tu entends te va trop vite au coeur. Le père Pavel parlait en général, on ne peut faire autrement à l'église ; c'est à tort que tu prends tout à la lettre. Prie pour ton prochain, Dieu ne t'en demande pas davantage.

Mais Serge n'était point rassuré. Il courut à la cuisine, où les domestiques buvaient le thé pour célébrer la fête.

La cuisinière, Stepanida, était très affairée autour du fourneau. Elle mettait et retirait avec l'ouklvat une marmite pleine de cateni grasses. L'odeur de la viande et du gâteau de Noël embaumait l'air.

—Moi, niania, je veux vivre suivant la Vérité, déclara l'enfant.

—Voyez-vous comme il s'y prend de bonne heure, dit en riant la vieille.

—Mais non, niania, je me le suis juré, je ne souffrirai plus l'injustice et je mourrai pour la Vérité.

—Dans le pays d'où nous venons, la mère et moi, dit-elle, vivait un pomestchik nommé Rassochnikov. Au commencement, il vivait comme les autres, puis tout à coup voulut vivre selon la Vérité. Savez-vous ce qu'il fit ? Il vendit son bien, distribua l'argent aux pauvres, et s'en fut en pèlerinage. On ne le revit plus.

—Ah ! niania, voilà un homme !

—Je connais un fait semblable, reprit Grégory. Il y avait chez nous un petit moujik qui s'appelait Martyne. Lui aussi distribua son argent aux pauvres et ne garda pour sa famille qu'une petite chaumière. Il prit un sac, et s'en alla de nuit, en cachette, tout droit devant lui. Seulement, voistu, il avait oublié de régulariser son passe-port, et voilà qu'un mois après il revint, escorté de gendarmes.

—Eh pourquoi ? avait-il fait quelque mal ? questionna Serge.

—Mal ou non, ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Ce que je veux dire, c'est qu'on peut vivre avec la Vérité, mais sans s'y fier. Il n'est pas permis de voyager sans passe-port, c'est une chose connue. Sans cela, tout le monde se disperserait, abandonnerait le travail ; on n'en finirait plus avec les vagabonds...

Le thé prenait fin. Tous se levèrent et firent la prière.

—Eh bien, maintenant, nous allons dîner, dit la niania. Vas près de ta mère, mon pigeon, et reste avec elle. Bientôt le père Pavel et sa femme vont venir.

Vers deux heures, en effet, le pope et sa femme arrivèrent.

—Moi, bon père, je veux vivre suivant la Vérité, et je lutterai pour elle, dit l'enfant allant au-devant des visiteurs.

—Ah ! le brave guerrier ! Il sort à peine de terre, et ça veut combattre ! dit le père Pavel en riant.

—Il m'ennuie depuis ce matin, dit Maria Sergueïevna. Il ne parle que de la Vérité.

—Laissez, madame, il en parlera, puis il oubliera.

—Non, je n'oublierai pas, insista l'enfant. Vous disiez ce matin qu'il faut vivre suivant la Vérité... Vous le disiez à l'église encore !

—C'est justement à l'église qu'il faut prêcher la Vérité. Si moi, pasteur, j'oubliais mon devoir, l'Eglise me le rappellerait. Toute parole dite dans le temple est une parole de Vérité, et seuls les coeurs durs y restent insensibles.

—Et comment faut-il vivre ?

—Vivre de même. Et quand tu seras un homme, tu comprendras la Vérité dans un grandeur. Maintenant, qu'il te suffise de suivre celle de ton âge ; aime ta mère, respecte les vieillards, sois courageux à l'étude, sois modeste, voilà pour toi la Vérité.

—Mais les martyrs ?... vous en parlez ce matin ?

—Il y eut des martyrs. La Vérité est escortée de la souffrance, mais tu n'es pas au moment d'y songer.

—Les martyrs... le bûcher... murmura Serge troublé :

—En voilà assez ! interrompit impatiemment Maria Sergueïevna.

L'enfant se tut, mais tout le dîner, il resta pensif. La conversation roula sur les affaires du pays et, dans les propos échangés, la Vérité ne sortait pas toujours triomphante.

—"In corpore sano, mens sana", reprit à son tour le père Pavel. Obéis à ta mère, c'est le vrai moyen d'observer la Vérité. Il faut aimer la Vérité ; quant à se croire martyr prédestiné, c'est de la présomption.

Cette nouvelle allusion à la Vérité troubla Serge complètement. Il se pencha sur son assiette, s'efforça de manger, puis tout à coup fondit en larmes. On s'empessa autour de lui.

—Tu es malade ? questionna Maria Sergueïevna :

—Oui, répondit l'enfant d'une voix faible.

—Vas dans ton lit, mon enfant. Emmène-le, niania.

On emmena l'enfant et un instant le repas s'interrompit, Maria Sergueïevna ayant suivi la niania.

Toutes deux revinrent bientôt et annoncèrent que Serge venait de s'endormir.

—Ce ne sera rien, dit le père Pavel, en tranquilisant la jeune mère. Après un bon somme, cela ira mieux.

Pendant, le soir, non seulement le mal avait persisté, mais il s'était compliqué d'une fièvre.

Serge, en délire, s'assit sur son lit. Il tâtonnait autour de lui comme cherchant une chose invisible.

—Martyr... Escorté de gendarmes à cause de la Vérité... Quoi donc ?... murmurait-il sans suite.

—Quel est ce martyr dont il parle ! demanda Maria Sergueïevna à la niania.

—Mais vous savez bien, ce moujik de notre village qui s'exila pour l'amour du Christ... Grégory racontait son histoire devant Serge.

—Toujours ces stupides histoires, dit Maria Sergueïevna, mécontente. On ne pourra plus laisser l'enfant entrer à l'office.

Serge délirait : "Christ... Vérité... Rassochnikov... Martyr", répétait-il, et il continuait à chercher autour de lui : "Où... où ?..." Il se calma vers le matin et s'endormit :

La journée se passa entre la crainte et l'espoir. Tant qu'il fit jour, l'enfant fut mieux. Mais la faiblesse était si grande qu'il pouvait à peine prononcer une parole. A la tombée de la nuit, la "petite fièvre" revint et le pouls s'accrut.

Vers la nuit, l'agonie commença. A huit heures, la lune brilla et, les jalousies étant relevées, tout à coup sur les murs de l'obscurité chambre, une grande tache claire se dessina. Serge se souleva et vers la clarté étendit sa main : "Maman, murmura-t-il, regarde... Tout en blanc, c'est le Christ... la Vérité... Je veux le suivre... après lui... avec lui..."

Il se renversa sur les coussins... Il expira... La Vérité venait de lui apparaître, inondant son âme de bonheur. Mais le frère coeur de l'adolescent n'avait pu contenir la joie divine... et s'était brisé.

## Le Réveillon de l'Organiste



I  
 DANS le dédale des petites rues étroites, mal pavées, parcimonieusement éclairées de Gournay-les-Fanjas, M. Anselme Collet, organiste de la paroisse Saint-Martial, regagnait son logis. Malgré quelques flocons de neige qui tourbillonnaient, par instants, dans l'air glacé de la nuit — la nuit de Noël — il allait sans hâte, les mains dans les poches de son épais pardessus, la figure protégée par le col relevé.

Indifférent aux passants dont les solides chaussures ou les sabots martelaient le pavé, il était encore tout agité de l'émotion intense qui l'avait envahi pendant la messe, tandis que ses doigts frémissants sur les touches d'ivoire épandaient jusque dans les profondeurs les plus recuées de l'église des flocs d'harmonie. Ainsi qu'un chant de triomphe et d'allégresse, la voix puissante de l'instrument montait vers la voûte; et, de la tribune où il était caché à tous les regards par les boiseries de l'orgue, il avait nettement perçu le murmure d'admiration de la foule pressée au-dessous de lui, dans la nef resplendissante de mille lumières. Jamais, depuis qu'il occupait les mêmes fonctions à Saint-Martial, il n'avait joué avec une telle maîtrise, accompagné avec une aussi merveilleuse richesse d'inspiration les vieux noëls qui se chantent encore à Gournay-les-Fanjas. Certes, il avait conscience d'avoir bien mérité les compliments qu'on lui adressait à l'envi, à sa descente de la tribune. Il s'était vraiment surpassé, comme le lui avait dit M. Lugues, amateur passionné de motets et de musique palestrinienne.

Tout en savourant, comme une bouffée enivrante d'encens, ces éloges, l'organiste était arrivé. Il grimpa ses deux étages avec une légèreté qui le surprit. Au moment de pénétrer chez lui, dans ce petit appartement de trois pièces où il était venu tant d'années auparavant abriter ses désillusions, un bruit de pas lui apprit que sa voisine n'était pas couchée — cette jeune veuve, d'allure si fine et si distinguée, mais d'une étrange pâleur, que faisait ressortir l'éclat de deux grands yeux noirs, qui s'était récemment installée avec sa petite fille, une gamine de dix ans à peine, brune et pâle comme sa mère, dans le logement contigu au sien.

Peut-être revenait-elle comme lui de la messe de minuit ? Dans ce cas, nul doute que demain, bien qu'elle se montrât d'ordinaire assez réservée à son égard, elle ne lui adressât à son tour des compliments sur la façon magistrale dont il avait ce soir conduit les orgues.

Et M. Anselme Collet — que la plupart des habitants de Gournay-les-Fanjas ne connaissaient que sous son prénom — dut s'avouer en toute sincérité que les éloges de cette femme, dont le passé lui était inconnu, lui seraient encore plus agréables que ceux du bon M. Lugues. Mais il oublia vite sa voisine dans la joie de se retrouver dans sa chambre, dont la tiédeur l'enveloppait, où tout brillait, à la clarté de la lampe qu'il venait de remonter, d'une propreté méticuleuse, où tout était rangé avec un ordre contrastant avec le laisser-aller ordinaire des vieux garçons.

L'organiste s'avança vers la cheminée et écarta les cendres.

— Ah ! quel bon réveillon je vais faire, se dit-il en aspirant de ses larges narines l'appétissante odeur qui venait de la table chargée de bonnes choses — un beau pâté notamment — préparées par la femme chargée de son ménage.

M. Anselme amena avec précaution la table devant la cheminée et dressa à une distance respectueuse de la flamme la bouteille cachetée qu'il réservait pour cette solennité.

### II

Ces préparatifs terminés, il se renversa dans son fauteuil et, les pieds allongés sur chenêts, il écouta avec une certaine volupté la bise qui agitait par moment les volets. La vie en somme ne lui avait pas été trop dure. Malgré l'approche de la cinquantaine, sa santé ne laissait rien à désirer. Il jouissait d'une aisance suffisante pour satisfaisait en outre quelques bons amis parmi lesquels M. re tous ses désirs — modestes d'ailleurs. Il comp-

Lugues, avec qui il avait toujours plaisir à converser de son art.

Non, il ne manque rien à son bonheur. Il a depuis longtemps dit adieu aux rêves caressés avec amour dans la verdure de ses vingt ans. Ils n'ouvrent même plus les cahiers jaunés qui roulent sur les rayons de sa bibliothèque et qui contiennent la partition de cet opéra, "Catherine de Médicis", composé jadis avec une ivresse d'inspiration dont le souvenir fait battre son cœur, lorsqu'il revoit, comme ce soir, ses folles espérances de jeunesse bientôt fauchées par le refus amer d'un directeur de théâtre.

Et, les regards vers les braises croulant dans le foyer, il reste, attristé soudain par cette évocation du passé, se demande pourquoi, comme tant d'autres, frappés du même ostracisme, il n'a pas appelé de cet arrêt auprès du grand public, seul dispensateur de la gloire. Pourquoi, vaincu, écrasé par ce premier échec, il n'a pas redressé la tête avec fierté et poursuivi la lutte avec une énergie nouvelle ? La victoire n'appartient-elle pas aux forts et aux persévérants ?

Hélas ! malgré l'enthousiasme dont vibrait tout son être pendant qu'il écrivait sa partition, l'œuvre unique menée par lui à terme, M. Anselme, — il le reconnaît aujourd'hui, — n'est pas de la race de ces grands artistes, puisqu'aussi bien, dès sa première envolée, il est retombé, les ailes brisées, désillusionné, incapable d'un autre effort.

Aussi, avec quel empressement avait-il accepté, quelques mois après, cette modeste place d'organiste qui lui était offerte à Saint-Martial, quittant sans aucun regret Paris, où il n'avait jamais plus remis les pieds, dans une invincible rancune contre la grande ville.

Sa vie s'était dès lors écoulée paisible et douce à Gournay-les-Fanjas. Peu à peu, ne songeant même plus au mariage, comme les premiers temps de son arrivée, ses cheveux avaient blanchi. Il était arrivé sans y prendre garde au seuil de la vieillesse.

Pour la première fois peut-être, dans cette nuit de Noël, où l'on réveillonnait gaiement dans toutes les familles, il sentit avec une douloureuse amertume le vide de son cœur, cet isolement où il s'était complu jusque-là avec l'égoïsme endurci du célibataire.

— Triste nuit de Noël, murmura-t-il, à laquelle j'étais loin de m'attendre... Décidément, mon pauvre Anselme, tu vieillis, et tu as eu tort de rester garçon, puisque la solitude, un soir de fête comme celui-ci, pèse si lourdement sur tes épaules !...

Il ne pensait même plus à déplier sa serviette, à entamer le pâté dont la bonne odeur, à son retour de l'église, avait si agréablement caressé son odorat.

### III

L'organiste, absorbé dans sa mélancolique rêverie, se redressa tout à coup sur son fauteuil. Il lui avait semblé entendre une plainte étouffée. Doucement, sur la pointe des pieds, il alla coller son oreille contre la cloison. Penché, retenant son souffle, il perçut très nettement un bruit rauque de sanglots qu'on s'efforçait en vain d'étouffer.

— Que se passe-t-il donc à côté ?... Sa première idée est d'aller offrir ses services à celle dont les traits pâles et fatigués ont produit sur lui, à chaque rencontre, une profonde impression. Retenu par sa timidité, il va et vient à travers sa chambre, dans un trouble grandissant. Pourtant, après une dernière hésitation, il se décide à allumer une bougie et à ouvrir sa porte. Il frappe à celle de sa voisine.

— Entrez ! murmure une voix tremblante, presque éteinte ; puis, au même instant, comme dans un réveil suoit d'énergie : Non, non, je vous en prie, n'entrez pas !

Trop tard ! L'organiste a franchi le seuil, et, élevant son bougeoir pour éclairer l'intérieur plongé dans l'obscurité, il découvre la jeune femme, la figure ruisselante de larmes, assise pres du lit où, tranquille, repose son enfant.

M. Anselme, un instant interdit devant ce spectacle, interroge avec anxiété la pauvre créature, qui baisse la tête, comme honteuse d'avoir été ainsi surprise dans une crise de larmes. Il se bute à

un silence farouche. Elle ne veut répondre à aucune de ses questions. Mais il insiste avec tant de douceur que, tout d'un coup, son orgueil vaincu, après un regard épouvé vers sa fille, elle se décide à avouer la vérité.

— Eh bien, oui, je vais tout vous dire... Je suis bien malheureuse, monsieur, je meurs de faim !

— Vous mourez de faim ! s'écrie M. Anselme, frappé de stupeur par un tel aveu, vous mourez de faim !

— C'est la triste vérité, depuis hier, je n'ai rien mangé, je n'avais plus qu'un morceau de pain, je l'ai gardé pour ma petite Francine !

L'organiste n'en veut pas savoir davantage. Il disparaît pour revenir bientôt, apportant du pain, le pâté et la bouteille qu'il gardait pour le réveillon de Noël.

— Tenez, voilà de quoi réparer vos forces en attendant demain. Allons, vite à table pendant que je débouche cette bouteille... dont vous me direz des nouvelles !

L'infortunée lève vers lui un regard chargé d'une infinie reconnaissance.

— Oh ! monsieur, que vous êtes bon, comme pourrai-je reconnaître...

Il l'interrompt avec une brusquerie qui dissimule mal son émotion.

— Vous me remercieriez un autre jour. Pour le moment, faites-moi le plaisir de manger.

Mais la petite fille s'agite dans son lit. Le bruit l'a réveillée. Elle se soulève, étonnée de la présence de ce monsieur, qu'elle ne reconnaît pas, p'us surprise encore de voir sa mère assise devant une assiette pleine.

— Maman, le petit Noël nous a donc apporté à manger ?

— Non, mon enfant, c'est...

Pour la seconde fois, M. Anselme l'interrompt.

— Oui mignonne, tu as raison, c'est le petit Noël.

— Oh ! comme il est gentil... mais j'ai bien faim, moi aussi.

Et voilà l'organiste, avec l'illusion fugitive d'être le papa de cette gamine si jolie, avec son teint d'anémone sous l'ébouriffement de ses cheveux noirs, qui lui apporte une grosse tranche de pâté, qu'elle dévore, assise sur son lit.

Et la maman, qui contemple cette scène avec des pleurs d'attendrissement, conte son histoire à M. Anselme. Oh ! une histoire toute simple, mais combien lamentable en sa banalité ! Veuve d'un modeste employé des Postes à Paris, dont la longue maladie a absorbé les dernières ressources du ménage, elle est venue avec sa fillette à Gournay-les-Fanjas, espérant trouver dans son malheur un appui auprès de la famille de son mari. Mais, frères et soeurs, tous sont restés insensibles à sa détresse. Elle a essayé de vivre avec quelques travaux de broderie. Hélas ! on gagne si peu... elle est bien vite arrivée à son dernier sou.

M. Anselme est remué jusque dans le tréfond de l'âme. Lorsqu'il cédait le pas, dans l'escalier, à sa voisine, si digne dans la simplicité de sa mise, aurait-il jamais soupçonné un tel dénuement ! Et dire que, tout à l'heure encore, pendant que la faim la torturait, lui, à côté de sa table encombrée de victuailles, il se pourléchait à la pensée de faire un succulent réveillon ! Enfin, tout était pour le mieux, il était arrivé à temps pour secourir la mère et l'enfant.

— Laissez-moi encore vous remercier... vous vous êtes peut-être privé pour nous.

— En aucune façon, madame, croyez-le bien, jamais réveillon ne me laissera un meilleur et plus doux souvenir.

Et, comme il a hâte de se dérober à de nouvelles effusions de gratitude, l'organiste, qui est en effet tout joyeux du bonheur qu'il vient d'apporter à ces deux êtres si complètement déshérités, se retire, après avoir demandé la permission de déposer un baiser sur le front de Francine, qui, déjà rendormie, ses cheveux épars sur l'oreiller, sourit aux anges charitables qui apportent, la nuit de Noël, de quoi manger aux petites filles pauvres et à leurs mamans...

\* \* \*

Quelques mois après, M. Anselme sollicitait une autre faveur ; elle lui fut encore accordée, mais cette fois, avec un sourire si tendre que son cœur — qu'il croyait mort — se mit à battre délicieusement.

Il est aujourd'hui le plus heureux des époux. Il aime Francine comme sa propre fille. N'est-elle pas le rayon de gaieté qui réchauffe et illumine sa vieillesse ?

EUGENE DREVEYTON.



PAUL CARON

1902

L'Alleluia des Anges à la Naissance du Petit Jésus, un des Chefs-d'œuvre du Musée de Berlin, signé C. Barison

# GRAND-PÈRE AVAIT RAISON..

HISTOIRE DE NOËL QUI N'EST PAS UN CONTE



ON, vois-tu, grand-père, ça, je ne pourrais jamais le croire. Le petit Noël qui court les toits chaque année, dans la nuit du 24 décembre, et descend par les cheminées pour poser des tas de jouets et des bonnes friandises dans les souliers, c'est tout des histoires qu'on raconte comme ça aux enfants, pour la frime. Il a autre chose à faire, le bon Jésus, que de porter des pantins.

—Pourtant, je t'assure, petit, que...

—Non, grand-père, c'est inutile de chercher à me convaincre. Tu perds ton temps, va. C'est impossible. Je te dis que je n'y croirai que le jour où je le verrai. A quoi donc serviraient tous ces beaux jouets, qui s'étaient aux magnifiques vitrines du bazar de Largentière, si ce n'était pour mettre dans les souliers de Noël, et si les magasins du Jésus se chargeaient à eux seuls de pourvoir aux commandes ?

—Mais attends, petit, attends donc que je t'explique. Tu raisones comme un sergent de la garde, sans savoir.

—Si, si, va, je sais très bien. Et puis, il y a une chose que je veux te dire, qui m'a fait deviner... Tu sais le grand polichinelle rouge et vert que j'ai trouvé, l'année dernière, dans mon sabot, tout pareil à celui du grand bazar, qui m'avait fait tant envie, tu te rappelles ? Eh bien, quand nous sommes retournés à la ville, le lendemain de Noël, pour aller chez le percepteur toucher ta retraite, et que nous avons repassé devant la vitrine, eh bien ! il n'y était plus, le polichinelle. Alors, ça ma fait douter et j'ai compris, grand-père...

\* \* \*

Orphelin de bonne heure, Petit-Pierre avait été recueilli par le père Laurent, un vieux brave homme, ancien combattant de la campagne de Crimée, qui s'était fait enlever un bras au siège de Sébastopol et était venu se terrer à La Chavade, son pays natal, un bourg de deux cents feux, accroché aux flancs des pentueuses montagnes de l'Arèche, pour y vivre de la modeste retraite que l'Etat lui servait, augmentée de la maigre pension que lui valait la petite croix des braves, qui s'étoilait à sa poitrine. Bien peu de chose que tout cela. Ce qui ne l'avait pas empêché d'assumer, la joie dans l'âme, cette charge un peu bien lourde à son âge et avec son infirmité, d'adopter un orphelin, dépôt précieux que la mort lui avait confié, qui fallait vêtir, élever, tout un surcroît de dépenses.

Il avait si bon coeur, le père Laurent !

Ça ne mange pas tant, un mioche, avait-il pensé : sa soupe ferait bien pour deux. Et puis, s'il le fallait, il la mangerait un peu moins grasse, voilà tout : il en avait bien vu d'autres, le vieux soldat !

Et, pour Petit-Pierre, le père Laurent s'appelait "grand-père" ; lui-même avait tenu à lui donner ce nom.

A vivre là, côte à côte, sous le même toit, dans cette solitude sauvage des montagnes, tous deux s'étaient bien vite attachés l'un à l'autre. Et ce vieux bonhomme aimait maintenant cet enfant à la folie. Il l'aimait comme un père, plus qu'un père. C'était de l'adoration pour lui. Il n'était pas de petites attentions, de gâteries dont l'enfant ne fût choyé.

La vérité, c'est que le pauvre père Laurent se privait souvent pour que le petit ne manquât de rien, et qu'il acceptait même de menus travaux, tout infirme qu'il était, pour pouvoir lui donner de petits suppléments de superflu. Déjà l'année dernière, il avait pu emplir quelque peu le sabot de Petit-Pierre ; et cette année aussi, mais à grand-peine, il était parvenu, avec quelques sous de pénibles économies, à lui acheter à Largentière un petit cheval de bois et une boîte de soldats, son Noël de ce soir. Oh ! ce cheval taillé sans grâce dans un morceau de bois grossièrement peinturluré, et ces petits soldats de plomb vernis ! De quels labours ingrats, de quelles besognes parfois rebutantes, n'étaient-ils pas le prix ? Quelle valeur inestimable s'y attachait, aux yeux du père Laurent, puisqu'elle représentait des heures de

peines et de fatigues, et que tout cela, c'était pour le petit ! Aussi, comme le vieux "grand-père" les avait dévotieusement rangés au fond de la grande armoire de la chambre, pour les soustraire à la curiosité de Petit-Pierre, en attendant que cette nuit il puisse, en cachette, les glisser adroitement dans le sabot de l'enfant.

Et cela ne va pas être une mince affaire. Ce diable de Petit-Pierre n'a jamais voulu croire à la légende de la cheminée. A Noël dernière, il s'était douté de quelque chose, le petit malin. Et ce soir, il a déjà déclaré qu'il ne voulait pas dormir, pour mieux voir. Et, il ne dormira pas, c'est sûr : car il a déjà sa volonté, ce petit monsieur-là.

Aussi bien, comment s'y prendra-t-il, le père Laurent, pour tromper l'attention du petit coquin ?

\* \* \*

La tête dans ses mains, assis au coin de la table, dans l'indécis clair-obscur de la nuit tombante, le brave "grand-père" rumine son moyen, tandis qu'au dehors, une mauvaise bise d'hiver chante contre la porte et fouette des volutes de neige qu'elle vaporise en ténue poudre blanche à travers les fentes. Bise acerbe et glacée qui descend des hauts sommets ; hiver-long et rude qui, pendant des mois, enfouit sous les congères les hameaux échelonnés dans la montagne.

Depuis un instant, Petit-Pierre prête l'oreille. Dans la musique du vent, quelques notes s'égrènent, grêles et criardes, comme si, dans la cour de la ferme, quelqu'un jouait d'un instrument. Grand-père n'a pas l'air d'entendre. Cependant, les notes s'accroissent et se rapprochent. On dirait la voix aigrelette et nasillarde d'un mauvais violon ou d'un crin-crin.

L'enfant écoute, amusé.

—Entends-tu cette musique, grand-père ?

Grand-père n'a pas eu le temps de répondre que l'on heurte à la porte.

—Qui va là ?

C'est un pauvre hère, grelottant sous ses haillons dans les déchirures ont laissé entrer la morsure du froid. Chemineau de grandes routes, qui court la montagne, de village en village ; joueur de vielle et colporteur, vivant au jour le jour de la vente de menus objets et des aumônes qu'il récolte à jouer des airs, parfois aussi de maraudages.

D'un ton suppliant, il demande l'hospitalité de la nuit et une lampée de feu pour ranimer ses membres engourdis.

Et le père Laurent, qui a le coeur sur la main, l'installe vers le grandâtre de la cuisine, où pétillent une flambée claire de sarments et de fagots fleurant bon le bois sec, tandis que, d'une marmite ventrue, s'envole une odorante fumée de soupe.

\* \* \*

—Allons ! le hasard des grands chemins a encore du bon, vrai l'ami ? demande le père Laurent qui, maintenant, s'étend selon son habitude de chaque soir, après souper, dans un vétuste fauteuil de campagne boiteux. Avouez que c'est tout de même une riche aubaine que d'être tombé chez le père Laurent, pour un homme qui allait passer sa nuit de Noël à la belle étoile, par le temps qu'il fait, ce soir.

Et, s'enfonçant tout à fait, "grand-père", bercé par le susurrement de la flamme jaseuse, s'est laissé peu à peu aller à une somnolente torpeur, cependant que, dans un demi-rêve de quiétude, il pense à Petit-Pierre et sourit à l'idée de la joie qu'aura le cher petit, demain, à son réveil.

Profitant de ce moment, le joueur de vielle, que la fatigue et le sommeil paraissent étreindre, a marmotté un souhait de bonsoir à ses hôtes et s'en est allé dans la chambre voisine retrouver la couchette improvisée qu'on lui a installée.

Quant à Petit-Pierre, il tient bon ce qu'il a promis : les yeux grands écarquillés, luttant contre le sommeil, il examine son grand-père et ne dort pas.

\* \* \*

Le premier quart après onze heures vient de sonner à la petite chapelle de La Chavade, et déjà les cloches de Noël se mettent à chanter, dans le silence des montagnes, jetant leurs tintements aux échos sonores de ces hautes solitudes.

Et cette musique a tiré peu à peu le père Laurent de son assoupissement. Brusquement il se passe la main sur les yeux et jette un regard sur l'horloge.

—Onze heures et quart, déjà. Mais, comment, Petit-Pierre, tu n'es pas encore au lit ?

—Non, non, grand-père ; tu sais bien ce que je t'ai dit ?

—Et notre hôte, y a-t-il longtemps qu'il est allé se coucher ?

—Dix minutes, tout au plus. Mais il doit déjà ronfler ferme, car il tombait de fatigue, le pauvre homme.

—Toi aussi, marmouset, tu as sommeil. Allons, vas dormir. Moi, je vais voir si le froid qu'il a enduré ne fait pas faire de mauvais rêves à notre homme.

Et "grand-père", avec précaution, s'avance dans la chambre où repose le joueur de vielle. A peine y est-il entré qu'il ne peut retenir un cri de surprise : l'armoire est ouverte, les tiroirs sont bouleversés, le linge s'éparpille en désordre et, dans la couchette, point de joueur de vielle.

Oh ! le monstre ! Est-ce que ce serait lui...

Et, dans l'éclair d'une inspiration subite, le père Laurent, haletant d'émotion, porte fébrilement la main dans le coin de l'armoire où il a coutume de retirer le sac de ses petites économies, à côté de quoi il avait mis aussi, religieusement rangés, le cheval de bois et la boîte de soldats...

Un cri sauvage d'indignation affolée lui échappe.

Voilà !... tout a disparu, le sac et le reste. Ah ! le misérable ! le misérable ! il a volé ce qu'il y avait de plus précieux pour lui, le fruit de toutes ses peines et de toutes ses privations, le trésor au monde auquel il tenait le plus ! Ah ! le misérable !

Et l'ancien combattant de Sébastopol se réveille le vieux soldat a retrouvé toute son énergie d'antan. Dans un accès de bouillante colère il s'élança au dehors... Là-bas, dans le noir, par le portail béant de la cour, une ombre fuit. Il s'élança à sa poursuite : au voleur ! au voleur ! L'ombre fuit toujours. Mais voilà que des paysans, sur la route, ont entendu les cris et accourent prêter secours. Le fuyard fait volte-face et, bousculant le père Laurent, rentre à nouveau dans la cour et se faufile dans la maison : poursuivi par "grand-père" et par les gens qu'il a ameutés. Le voleur, traqué, découvre une échelle, gagne la grange et, par une lucarne qu'il escalade, grimpe sur le toit, où il espère se sauver de toits en toits. Mais, le père Laurent, à qui la colère a donné des forces et des ailes, a retrouvé pour cette chasse ses pambes de vingt ans. Prestement, il gravit la lucarne et, d'un élan, bondit sur le toit, serrant de près le voleur. Celui-ci, se voyant aculé, à bout de forces, va renoncer à la lutte ; mais, à tout prix, il faut faire disparaître le larcin et pouvoir ainsi jouer l'innocence et nier quand même.

Mais comment ?

Oh ! quelle inspiration ! Là, tout à côté de lui, la cheminée... Vite, d'une main prestre, il lâche tout : et ça roule, roule dans le trou noir.

En bas, Petit-Pierre, posté en veilleur en face de l'âtre où rougeaient les dernières braises incandescentes, voit tout à coup descendre par la cheminée un sac d'écus, un mignon cheval de bois et une boîte d'où s'extravase une jonchée de jolis petits soldats de plomb.

Et, transfiguré, extatique, dans un transport d'indécible admiration, l'enfant appelle :

—Grand-père ! grand-père ! où es-tu ? Vite, viens voir. Le petit Noël qui vient de descendre par la cheminée ! Si tu voyais, il y a un tas de belles choses dans mes sabots ! Viens voir !

Le père Laurent a entendu l'appel du petit. A ce seul cri, toute sa colère est tombée. Un immense sentiment de générosité, presque de reconnaissance, s'est glissé en lui pour ce joueur de vielle, que, sans doute, la misère seule a poussé au vol et dont les enfants, en détresse, souffrent peut-être quelque part. Et, subitement apitoyé, il a relâché le voleur qui, d'ahurissement, demeurait figé sur place et ne savait pas s'il devait s'éloigner.

Puis, le plus paisiblement du monde, il a rentré à la cuisine.

—Mais, dépêche-toi donc, grand-père, lui crie, à l'entrée, Petit-Pierre, pétrifié, qui n'est pas encore revenu de sa stupéfaction. Viens vite voir. Le Jésus qui vient de m'apporter mon petit soulier de Noël, par la cheminée, grand-père. Ah ! c'est toi qui avais raison... Par la cheminée !

—Eh, je te disais bien...

CH. G.

RECREATION EN FAMILLE

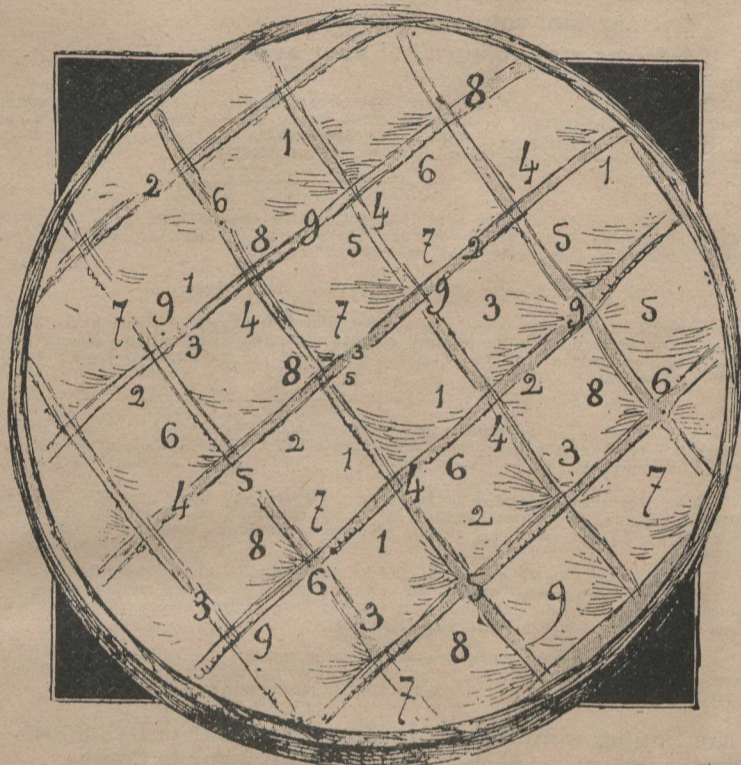
Le concours de la tarte de Noël. -- Notice explicative et règlements de ce nouveau et intéressant concours de l'ALBUM UNIVERSEL

Votre bon ami, Tirésias, lecteurs et lectrices, a dû se fendre cette semaine de deux grands concours de circonstance, l'un intitulé "Le concours de la tarte de Noël", et l'autre "Le concours du Santa Claus goguenard". Ce sont deux concours très amusants, et, en l'honneur de la grande fête que nous célébrons le 25 décembre, nous doublerons les

Premier prix : Une magnifique paire de boutons à manchettes, en or; deuxième prix : un abonnement d'un an à l'"Album Universel"; troisième prix : un abonnement de six mois à l'"Album Universel".

Les prix seront donnés aux premières réponses exactes arrivées aux bureaux de Tirésias, "Album Universel", (Boîte Hôtel des Postes, 758).

TIRESIAS.



prix, c'est-à-dire qu'il y aura trois prix pour le concours de la tarte de Noël et trois prix pour le concours du Santa Claus goguenard. A l'oeuvre, donc, mes bons amis !

Voici, d'abord, les explications de la tarte de Noël :

Les chiffres que vous voyez sur cette tarte sont des raisins... ou du moins, ils les remplacent. Cette tarte, étant destinée au réveillon de 6 enfants assez gourmands, il faudra donc la partager exactement en 6 morceaux de même taille et de même force. Chaque morceau doit avoir autant de raisins que les autres et pas plus ; c'est vous dire qu'il faudra, dans sa chaque part, autant de chiffres, sans qu'il y ait, par exemple, deux numéros 5 dans une part ou trois numéros 9 dans l'autre. Faites une ligne de partage avec une plume ou un crayon en envoyez.

Suivent les règlements et la liste des prix s'appliquant aux deux concours :

REGLEMENT DU CONCOURS.

Les solutions devront, pour prendre part au concours, être inscrites et adressées à TIRESIAS, "Album Universel", Boîte du Bureau de Poste, 758, Montréal, (mettre sur l'enveloppe le titre du concours.).

AVIS TRES IMPORTANT.

1o Prennent part au concours tous les lecteurs de ce journal et de ses reproductions. — 2o Aucune des solutions ne sera rendue. — 3o En cas d'"ex aequo", les noms des gagnants seront tirés au sort. — 4o Seront seuls publiés les noms sortis au sort. — 5o Toutes les solutions envoyées devront être rigoureusement conformes aux solutions que nous avons entre les mains. Toute autre solution que la nôtre ne pourra être prise en considération. Nous prions instamment nos lecteurs de ne jamais mettre de timbre dans les lettres adressées à Tirésias, ne pouvant, à notre grand regret, répondre individuellement aux demandes que ces lettres peuvent contenir ; nous déclinons donc toutes responsabilités à cet égard.

CONDITIONS.

Les prix suivants seront décernés aux vainqueurs :

sans que les cercles que vous aurez tracés chevauchent les uns sur les autres.

TIRESIAS.

UN TOUR PAR SEMAINE

LE THEATRE DU MAGICIEN

On peut être invité à donner une séance de magie blanche dans des conditions bien diverses : trois cas principalement peuvent se présenter.

Tantôt il faut tout disposer pour ainsi dire sous les yeux des spectateurs ; on prend alors la première table venue, que l'on place près d'un coin de la salle ; si l'on a sous la main quatre tabourets solides, tous de la même hauteur, ou quatre petites caisses, on fera bien de les mettre sous les pieds de la table, afin de surlever celle-ci d'une hauteur de dix à quinze pouces. On improvise une servante, en relevant par derrière le tapis de la table, comme nous l'avons expliqué dans un précédent numéro, et on profite de quelques allées et venues pour tendre invisiblement un fil de soie noire et pour déposer en lieu convenable, en les cachant derrière d'autres objets, les choses dont on aura besoin pendant la séance. Enfin, s'il y a une porte de communication avec une pièce voisine, on ne manquera pas d'en profiter, et de se placer à proximité, afin de pouvoir se retirer de temps en temps à l'écart, ca-

cher aux yeux des spectateurs certains ustensiles, et faire sur soi quelques préparatifs, dans les poches, les manches et sur la poitrine.

Si la séance est décidée quelques jours d'avance, le magicien aura le plus souvent le choix de l'emplacement ; on lui permettra même volontiers de disposer un paravant, de faire une certaine mise en scène, un petit étalage symétrique d'ustensiles, de chandeliers, lampes, candélabres ; de profiter de deux crochets soutenant des tableaux, pour tendre une ficelle sur laquelle on jettera un tapis ou une nappe en guise de rideau, pendant les deux ou trois entr'actes, ce qui permettra d'enlever des cachettes et des servantes dont nous avons parlé les objets devenus inutiles, et d'en mettre d'autres à leur place.

Enfin, dans certains cas plus rares, on peut organiser un véritable théâtre, élevé sur une estrade ; c'est de beaucoup la situation la plus avantageuse. On peut alors disposer tout à son aise, tables, cachettes, instruments, accessoires, fils et ficelles ; ces derniers seront toujours placés le plus en arrière qu'il sera possible, de sorte qu'ils ne puissent être aperçus par les personnes qu'on invite à monter sur la scène en diverses circonstances.

APPAYNAI.

Le concours du Santa Claus goguenard

Vous croyez, à première vue, que ce bon vieux Santa Claus goguenard est vraiment grêlé... Il n'en est rien ; toutes ces petites taches groupées comme il faut, forment des têtes, des faces plus ou moins drôles. Pour les voir, vous découperez le cercle que vous voyez en haut, à gauche, de façon à ne plus avoir que le papier noir qui l'entoure. Puis vous appliquerez ce papier ainsi percé sur toutes les parties de la grosse figure.

Avec un crayon, vous ferez des cercles de la grandeur exacte du trou de votre papier, et ces cercles limiteront les 23 faces que vous avez à trouver pour gagner.

TIRESIAS.

VARIÉTÉS

Une jeune fille épousant contre son gré, prononça le "oui" si froidement que quelqu'un dit :

—Le pauvre mari n'a qu'un serment de bouche.  
—Et, riposta un autre, la pauvre femme a un serrement de coeur.

\* \* \*

Dernier écho du couronnement d'Edouard VII. Au moment où le roi, drapé dans son manteau d'hermine et avec sa barbe presque blanche, passait dans son costume de gala devant la tribune de Whitehall, un des spectateurs demanda à une fillette de quatre ans, en désignant le roi :

—Tu sais qui c'est ?  
Et la petite, d'une voix assurée :  
—Bien sûr ! C'est le vieux père Noël !  
Le mot a fait son chemin ; il obtient à Londres un certain succès.

\* \* \*

Pour guérir un rhume en un jour

Prenez les Tablettes Bromo-Quinines Laxatives. Tous les pharmaciens remboursent l'argent de ceux que ce remède ne peut guérir. La signature de E. W. Grove est sur chaque boîte. 29-n



Journal du 21 août 1903  
**Le naufrage du "Mersey"**

**DETAILS NAVRANTS SUR CETTE CATASTROPHE**

**UNE ENTREVUE AVEC LE CAPITAINE**

**"CAPITAINE ! VOUS ALLEZ VOUS NOYER !"**

Sept jours sur la Pointe aux Outardes

Le capitaine du "Mersey", le brave Hippolyte Gagnon, l'un des trois survivants sur huit, du bateau à vapeur "Mersey", naufragé à 40 milles de Rimouski, est arrivé à Québec, hier après-midi, par le train de l'Intercolonial. A peine la nouvelle de son arrivée était-elle connue, que l'un des reporters du "Soleil" allait interviewer le vaillant capitaine à sa résidence, No 169, rue du Pont. Nous le trouvons en compagnie de son épouse, une brave canadienne, qui n'a pas séché ses larmes depuis la catastrophe, s'attendant toujours, malgré les

nouvelles reçues, à ne plus revoir le compagnon de sa vie. Le capitaine Gagnon était en train de prendre une tasse de café pour se remettre quelque peu des terribles émotions auxquelles il a été en proie depuis la date du naufrage du vapeur, qu'il commandait, le 13 août dernier. M. Gagnon, malgré sa fatigue, nous fait un excellent accueil et nous donne un récit détaillé du naufrage.


Il était près de 1 h. 30 de l'après-midi, jeudi, le 13 août, lorsque le naufrage a eu lieu. L'ingénieur en chef, M. Octave Lamothe, venait de descendre à ses feux, lorsqu'il remonta soudain en s'écriant :

**LE NAVIRE FAIT EAU**

Ce cri jeta l'équipage dans la consternation, et bientôt les pompes ne purent pas fournir à puiser l'eau qui remplissait déjà la cale et qui ne tarda pas à atteindre les feux.

(Suite à la 2e page.)

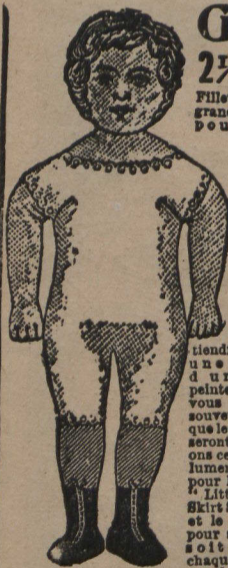
**"ANTIKOR - LAURENCE"**



Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les **CORS, Verrues et Durillons**. Énergique, inoffensif et Garanti. Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c. **A. J. LAURENCE**, Pharmacien, Montréal.

**PLUS DE CORS AUX PIEDS !**

**GRANDE POUPEE GRATIS**



**2 1/2 Pieds de Haut**  
 Fillettes, voici une belle grande poupée, assez grande pour porter vos robes de bébé, que vous pouvez lui mettre et lui ôter, les boutons et les déboutonner, autant que vous le désirez. C'est la Poupée la plus populaire qui fut jamais faite. Elle a une tête indestructible, de beaux cheveux blonds dorés, des joues roses, des yeux bruns, le corps coulé de kid, des bas rouges et des chaussures noires, et se tiendra debout seule. C'est une exacte reproduction d'une Poupée Française, peinte à la main, et dont vous conserverez un bon souvenir longtemps après que les jours de votre enfance seront passés. Nous donnerons cette belle poupée absolument **Gratis** comme prime pour la vente de 15 de nos "Little Darling" Ladies Skirt Supporters, le meilleur et le plus simple appareil pour supporter la robe, qui soit fabriqué. Presque chaque dame en achètera un ou deux. Vous pouvez gagner cette belle Poupée dans une heure ou deux. Écrivez-nous aujourd'hui et nous vous enverrons les "Skirt Supporters," franco, par la maille. Vendez-les à 10c, chaque et retournez-nous l'argent (\$1.50) et nous enverrons, exempt de tous frais, cette belle grande poupée de 2 1/2 pieds de haut.

**THE BARGAINER CO.**

Dept 6ad **TORONTO, ONT.**

**POUPEE TRÈS POPULAIRE**



**Le capitaine H. GAGNON**

—Le numéro de sa maison !  
 —Mais voilà une heure qu'il téléphone et personne ne lui répond !

**DEMANDEZ DU SECOURS**

**Une Carte Postale vous Enseignera ma Méthode DE VOUS GUERIR.**

(Suite de la 1ère page)

Le second, M. Georges Barras, mit tout le monde à l'oeuvre avec des chaudières et des seaux, mais rien n'y faisait. Le capitaine Gagnon descendit examiner l'endroit par où l'eau s'introduisait et découvrit un trou rond de quatre pieds de diamètre près. Aussitôt, à l'aide de sacs remplis de grains, de paillasses et de tout ce qu'il croyait pouvoir servir, il tenta de boucher la béante ouverture, mais tous ses efforts furent vains et il dut remonter sur le pont, en réalisant le grave danger auquel lui et son équipage était exposés.

Le "Mersey" était alors à 40 milles de Rimouski et à 15 milles au large, c'est-à-dire à 9 milles de distance du havre de la Baie des Anglais. Tenter d'atteindre terre sur un bateau à vapeur faisant eau, était donc chose impossible et c'est alors que le capitaine, s'armant de tout son courage, annonça à son équipage

**QU'IL N'Y AVAIT PLUS D'ESPOIR**

Le second mit alors à l'eau la chaloupe du bord, longue de 11 pieds et large de 4, à peu près, mais personne ne voulait y descendre par suite de la violente tempête qui soufflait dans le moment. Le second insista afin que le capitaine Gagnon le suivit dans la chaloupe, mais ce dernier ne voulait pas se séparer de ses matelots, tous des jeunes gens de bonne volonté et qu'il aimait comme ses propres enfants. Ces jeunes gens, infortunées victimes de ce naufrage, s'accrochaient, de leur côté, aux habits du capitaine, en se lamentant et en l'implorant de ne pas les abandonner :

**MON DIEU ! NE PARTEZ PAS, CAPITAINE,**

**VOUS ALLEZ VOUS NOYER !**

En racontant ces tristes détails, le capitaine Gagnon pleurait à chaudes larmes, mais le reporter —il n'y a rien de sacré pour ces derniers—continuait son interrogatoire.

Pendant que j'étais en train de faire enlever les habits des jeunes gens, ajouta le capitaine Gagnon, pour les revêtir d'une ceinture de sauvetage, sachant bien que tout était fini et ne croyant plus qu'il y eût espoir pour personne d'entre nous, le second, qui venait de descendre la chaloupe, remonta sur le pont et voulut m'entraîner de force à bord de la chaloupe. Je n'avais pas confiance dans cette embarcation, par une semblable tempête et croyant que ne voyant

aide, et qui attendez, et qui hésitez, ce,

prenez, pour avoir mon livre.

chez n'importe quel pharmacien, pour six — du Dr Shoop. Vous pouvez le prendre pour \$5.50. S'il échoue, je paierai moi-même en décidera.

cette offre chaque semaine, et la plupart que si je ne réussissais pas à guérir ceux aient ?

de mon succès.

es, j'ai fourni mon Restaurant à l'essai à mes registres montrent que 39 sur 40 ont qu'ils ont été guéris. J'ai payé volontiers

résultat de l'expérience de toute une vie. nerfs INTERIEURS, — le seul vrai moyen

nerveuse, qui seule fait fonctionner les e en lui donnant le pouvoir d'accomplir n donnait à une machine épuisée plus de

r ces maladies chroniques. Les meilleurs tant les organes eux-mêmes ne sont que mais devenir fort et le rester, jusqu'à ce ssante.

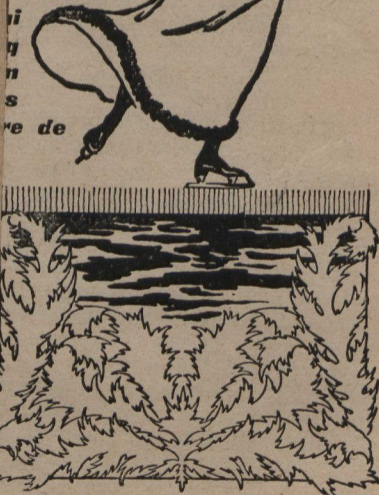
ans n'importe quel cas guérissable ; et les ande de me nommer un malade qui veuille t le risque sur moi-même.

- ivre No 1 sur la Dyspepsie
- ivre No 2 sur le Cœur
- ivre No 3 sur les Rognons
- ivre No 4 pour les Femmes
- ivre No 5 pour les Hommes (cacheté.)
- ivre No 6 sur le Rhumatisme

guérissent souvent avec une bouteille ou i Dr Shoop est en vente chez tous les

**The Fisher Tube Skate**

ale LEMENT.



**A. D. FISHER & CO, Ltd,**  
 34 rue Richmond, **TORONTO, Est.**

**Rhumes Obstinés**

**BAUME RHUMAL**

VARIÉTÉS

Les gaietés de l'annonce :  
 "Jeune personne aveugle, grande fortune, épouserait monsieur honorable. Envoyer photographie."

Un de nos bons pochards, regardant couler une fontaine Wallace :  
 —Des fontaines... d'eau ! Encore une idée qui est restée en chemin !

Le lieutenant X... à un brosseur d'une nonchalance extraordinaire.  
 —C'est désolant, je ne puis rien lui faire faire.  
 —Dame ! c'est peut-être une ordonnance de non-lieu...

Au dessert, dans un banquet officiel, un convive, étonné de voir figurer sur la table des Madeleines de Commercy :  
 —Elles ont donc demandé l'autorisation ?

Un agent de la sûreté, blessé et entendre douter de la perspicacité de son administration, conclut ainsi :  
 —C'est égal, vous avez beau dire, il est certain qu'on ne trouve jamais les assassins, mais nous trouvons presque toujours les victimes.

Taupin dîne chez des amis. On sert un plat de macaroni absolument raté. La maîtresse de la maison adresse de sévères reproches à la cuisinière. Mais Taupin, avec indulgence :  
 —voyons, chère madame, c'est la cuisinière du progrès, le macaroni sans fil !

Aux concours du Conservatoire :  
 Un monsieur, à son voisin, d'un air très entendu :  
 —Voilà une jeune personne, pontife-t-il, qui a un million dans son gosier !  
 —Alors, riposte l'autre, ce million est en fausse monnaie, si j'en juge par les sons qu'elle vient d'émettre !

Toto, retour de l'école, trouve la porte fermée et pousse des hurlements pitoyables.  
 —Qu'as-tu donc à crier si fort, demande une voisine, accourue au bruit.  
 —Je suis enfermé dehors !

Savez-vous ce qu'il y avait de mieux dans les tableaux de Frédéric Humbert ?  
 —Le dessin ?  
 —Non.  
 —La couleur ?  
 —Non ; la facture.

Un peintre d'enseignes vient de terminer sur une boutique l'inscription : "Boulangerie."  
 Un passant charitable croit devoir lui faire remarquer que ce mot ne prend qu'un "l".  
 —De quoi vous mêlez-vous, riposte l'artiste ; pour juger le travail, attendez donc, au moins, que ça soit sec !

Un dentiste opère un client, qui pousse des cris épouvantables :  
 —Sapristi ! Ne criez pas comme ça !  
 —Oui, je comprends ; cela vous fait peine de me voir souffrir...  
 —Sans doute ; et puis, il y a dans

le salon des clients qui attendent leur tour, et vous leur ôtez la confiance.

Les enfants :  
 —Dis-moi, grand'mère, pourquoi ce monsieur-là porte les cheveux si longs ?  
 —Parce qu'il est peintre, mon petit.  
 —Alors, il les laisse pousser pour en faire des pinceaux !

Un homme se présente dans une brasserie pour être engagé comme garçon de café.  
 —Qu'est-ce que vous faisiez avant ? lui demanda le patron.  
 —J'étais apprenti chemisier.  
 —Allons, ça va bien. Mo' qui cherche un garçon sachant faire les "faux cols".  
 Et l'homme est engagé.

A la neuvième chambre :  
 —Accusé, votre âge ?  
 —Vingt-cinq ans, mon président.  
 —Vingt-cinq ans avec les cheveux gris que vous avez là ? Vous vous moquez de la justice.  
 —Je vais vous dire, mon bon juge, je ne compte pas les vingt ans que j'ai passé à Poissy, à Clairvaux et à la Santé... On ne vit pas, dans ces maisons-là !

Une bonne, fraîchement arrivée de son pays — le Midi, croyez-le bien — chante ses propres louanges à sa maîtresse.  
 TravailLeuse, propre, active... Enfin, elle ajoute, pour vaincre définitivement :  
 —Ainsi, madame, dans ma dernière place, j'avais épousseté le salon, fait les chambres et les lits avant que personne fût encore levé !

Avec l'humour impassible qu'on lui connaît, Alphonse Allais vient d'en conter une bien bonne, et tout le monde de rire à raté déployée. Seul, un vieux monsieur est resté impassible et froid au milieu de cette explosion de gaieté.  
 —En voilà un, dit quelqu'un, qui doit avoir un fichu caractère !...  
 —Je vais vous dire : il n'entend pas la plaisanterie...  
 —Ah !  
 —Oui ; il est sourd !...

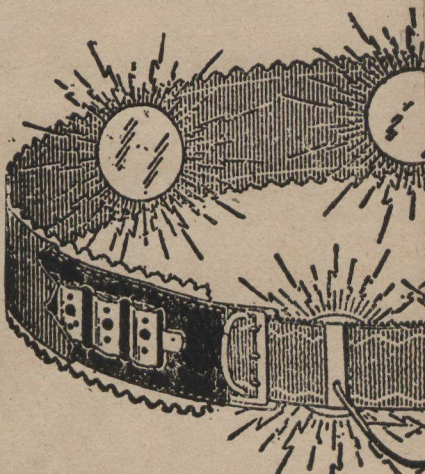


LE SAVANT ET L'AGENT.

LE SAVANT. — Pardon, monsieur le gardien, vous n'avez pas vu ma femme sur une chaise ? Elle est facile à reconnaître, car elle ressemble beaucoup à la femme de Ramsès II dit Sésostris de la dix-neuvième dynastie d'Egypte.

Voici l'occasion d'acheter une belle ceinture électrique de Prof Morse, à notre prix d'annonce.

Lisez notre C



LES VÉRITABLES CEINTURES ÉLECTRIQUES

Offertes au prix inouï de \$5. NI CIEL NI TERRE.

L'on ne pourrait jamais se sauver et qu'il valait mieux périr tous ensemble sur le "Mersey". La scène à ce moment était indescriptible : les huit hommes dont se composait l'équipage du bateau à vapeur étouffaient leurs sanglots, les yeux cherchant assez de courage pour consoler les jeunes, ces derniers désespérés complètement, appelaient leurs parents de toute la force de leurs poumons, tout en implorant Dieu et la Grande Protectrice des naufragés de les secourir dans ce grand péril. Seuls ceux qui ont été témoins de tels spectacles, peuvent en donner une description exacte, et encore les scènes d'une nature aussi navrante se conçoivent mieux qu'elles ne peuvent se décrire, même par un témoin oculaire.

Le temps passait cependant, car LE "MERSEY" S'ENGOUFRAIT PETIT A PETIT

Les cris redoublaient sur le pont, et le second, — un habile homme que ce Georges Barras, — ne cessait de prier l'équipage de sauter dans la chaloupe, afin d'éviter d'être engloutis avec le vapeur. Tous refusaient obstinément cependant, et les jeunes surtout s'écriaient :

A suivre à l'envoi du THE OPTICAL AND ENGINEER'S SUPPLY CO.

R. DE MESLE, GÉRANT,

1628 rue Notre-Dame

KODAKS ET ACCESSOIRES  
 LANTERNES MAGIQUES ET VUES  
 BAROMETRES ET THERMOMETRES  
 LUNETTES ET LORGNONS EN OR, ETC.

à vapeur qui avait été le "Mersey".  
 Laisés seuls au milieu de l'immensité, la chaloupe se remplissant à chaque instant, les trois naufragés qui n'attendaient plus que le sort de leurs infortunés compagnons, accomplirent des prodiges de valeur ; avec sa boussole que le capitaine avait eu la présence d'esprit de mettre dans sa poche, ils purent s'orienter, et après mille misères, le froid, la fatigue, l'épuisement, ils virent enfin la terre et purent aborder à la Baie des Outardes, après avoir lutté contre la violence des flots et de la tempête

DURANT SEPT HEURES.

C'était le soir, et les infortunés durent passer la nuit sur le sol nu, n'ayant aucune couverture quelconque, et déjà quasi-gelés.

La nuit suivante se passa dans une vieille grange, à l'abri de la pluie et du vent. Ce ne fut que le samedi suivant, après de longues marches, que les naufragés trouvèrent enfin des habitations convenables, où ils furent reçus avec la plus grande bienveillance. Les naufragés ont donc passé sept jours sur la Baie aux Outardes, mais non sans fatigue, car le capitaine et ses compagnons, ayant toujours devant les yeux la vision de leurs malheureux compagnons, ne cessaient de se promener sur le rivage, faisant dans une seule journée, trente milles et n'ayant qu'un seul but : trouver sur le rivage

UN CADAVRE FLOTTANT,

dépouille de l'une des cinq malheureuses victimes du "Mersey".

Aujourd'hui qu'ils sont rendus dans leurs familles, et nous en avons la preuve convaincante dans l'attitude du capitaine Gagnon, ces infortunés, qui ont vu la mort de si près, n'ont qu'une pensée : celle de leurs pauvres compagnons engloutis dans les flots, qui gâteraient peut-être à jamais leurs prières.

Les naufragés ont été recueillis sur la Baie aux Outardes par le Dr Bouillon, de Matane, qui les a pris à bord de son yacht pour les conduire jusqu'à la gare de l'Intercolonial, la plus rapprochée et qui n'a eu que les plus grands égards pour ses passagers sauvés comme par miracle des griffes de la mort.

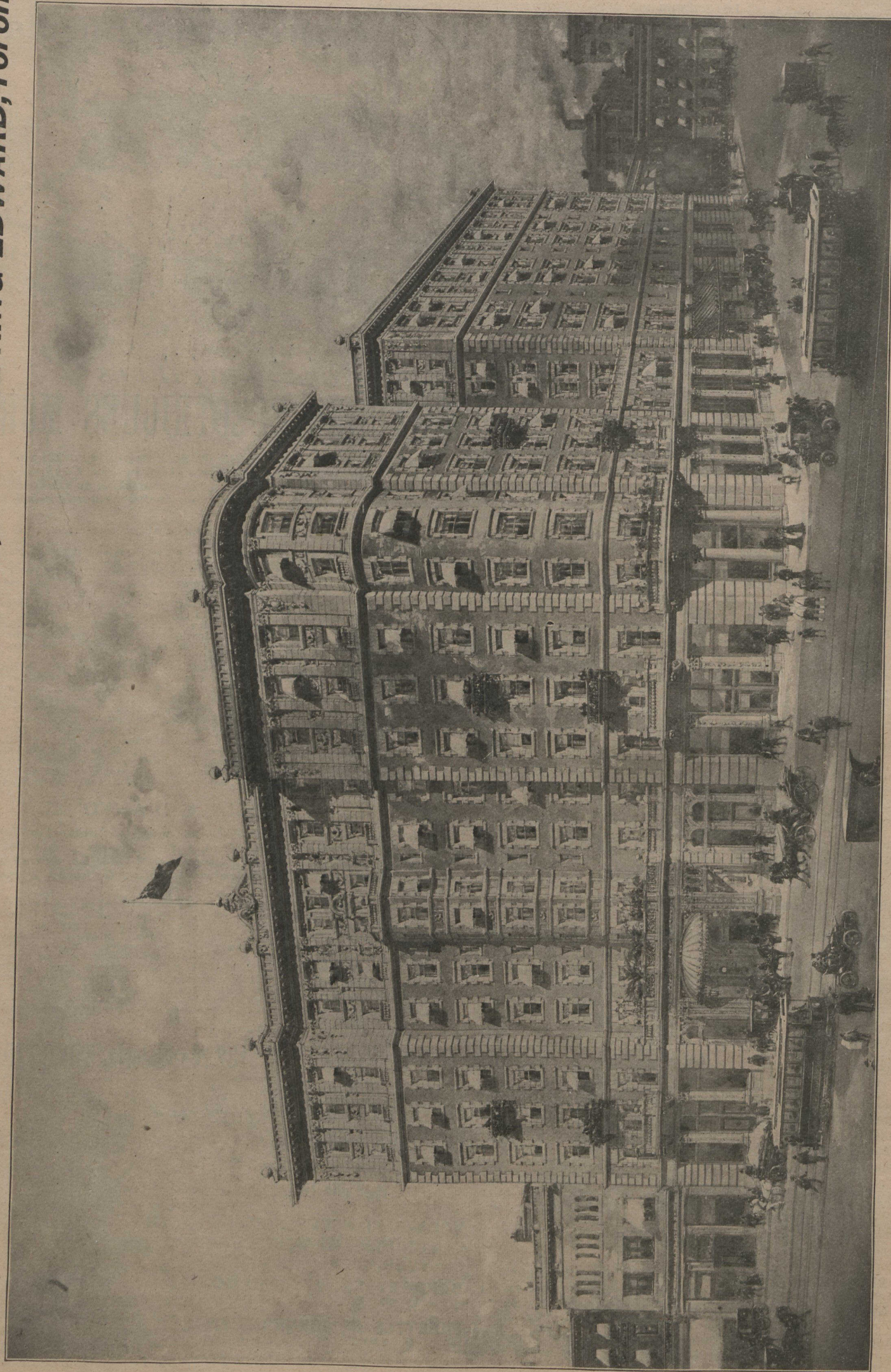
Le capitaine Hippolyte Gagnon est un marin de 36 ans d'expérience ; il a commencé à naviguer sur des goélettes et son premier vapeur a été le "Conquérant". Jamais, durant sa longue existence de marin, le capitaine Gagnon n'a éprouvé un seul malheur, et ce triste naufrage l'a jeté, comme nous le disions tout à l'heure, dans la plus grande consternation.

En apprenant la nouvelle de ce naufrage, M. Connolly, propriétaire du "Mersey", n'a regretté qu'une chose : la perte de ses cinq employés, et il a manifesté hautement sa tristesse à l'égard des familles affligées des victimes.

Le "Soleil", une fois de plus, se joint à tous pour sympathiser au malheur de ces familles si prématurément jetées dans le deuil. Il y a vraiment de funestes destinées.



**Le nouvel hôtel du Canada, d'une valeur de \$2,000,000. - THE KING EDWARD, Toronto**



Toronto va avoir l'honneur de posséder le plus grand hôtel au Canada. C'est le **KING EDWARD**, qui sera ouvert de bonne heure dans l'année. Ce sera en même temps l'hôtel le plus magnifique sur ce continent. Il comptera plus de quatre cents Chambres à Coucher, près d'une douzaine de Salles à Manger, et dans sa distribution générale, rappèlera les plus grands hôtels de Paris. Des centaines de mille piastres ont été déjà dépensées pour l'ornementation en peinture, sur l'ameublement, etc., et son ouverture est attendue avec une grande curiosité. Ceux qui ont l'intention de visiter Toronto feraient bien de lui écrire. **M. ROBERT J. CLARK**, qui s'est formé en Europe et aux États-Unis, et qui a été ramené au Canada pour prendre la direction de cet hôtel.



LA SAINTE FAMILLE.—(D'après le grand peintre Knauss)

# LE CÉLÈBRE NOËL PROFANE DE WIDOR

(Dans le style ancien)

**CHANT** *Allégo tranquillo.*

Quand les trois mages reparurent Dans leur pa . ys,

**PIANO**

Après d'eux bien vite accoururent Tous leurs a . mis ,  
Qu'avez vous fait en ce voyage? Di . rent-ils tous.

*Cresc.*  
A-t-on bien reçu votre homma . ge? Dites le nous!

Sur la cé . lebre prophé . tie de Ba . la . an .

*p Rit. a Tempo.*  
Nous allâmes voir le Messie Né d'A . bir . ham .

*Rit. a Tempo.*  
« Nous a . rons su . vi son é . toi . Le jus . qu'en an

*Dolcissimo*

*mf*  
lieu, Où nous con . tem . pla . mes sans voile . et En . fant Dieu

Avait - on mis son dia . dème

He . ro . de a . t - il voulu lui-même Subir sa loi ?

Les fils d'Aaron, les gens de

*Cresc.*

guez . re Sont-ils pour ré . gner sur la terre Assez d'ap . pui . si ? Nous n'avons vu ni Grand ni Prêtre

offrir leurs vœux Au di . vin Roi qui vient de naître Au mi . lieu d'eux

Quelques ber

*Dolcissimo*

gers du voi . si . na . ge Faisaient leur cour, Et nul ne lui vint d'autre homma . ge Jus . qu'à ce jour!

*Sempia dimm.*  
Jus . qu'à ce jour à ce jour .  
Facilité leur .

# LES ACCESSOIRES DE NOËL

PAR SÉVERINE



"... Animal roi !... Cher ange !"  
Charles Monselet

## LE COCHON.

Roi couronné seulement que défunt, prince des lippées, empereur des ripailles, il règne sans conteste sur toutes les tables de réveillon ; et il suffirait, à lui seul, hors le renfort d'autres mets, pour assurer l'indigestion de la chrétienté.

Dès longtemps engraisé, bourré, il achève de s'arrondir parmi les fringales de l'Avent, régal récupérateur des jeûnes, holocauste compensateur des mortifications !

Encore s'il savourait, sur pied, un peu de la considération méritée dont jouit sa dépouille ! Si l'on rendait justice à autre chose qu'à son poids ! Mais il faut le hasard d'une heureuse rencontre, la chance de sympathiques relations pour que se démontrent l'aberration de notre espèce, les vertus de la sienne... et comme quoi la grande victime est aussi le grand méconnu !

Moi, le seul cochon que j'aie fréquenté, — parmi les bêtes, s'entend — s'appelait Barnabé. Du reste, le désignai-je ainsi, car je crois bien qu'au paravant, de même que sans famille, il se trouvait sans nom.

S'il était beau, le portrait ci-dessus permet d'en juger. Mais, à ces dons frivoles, à ces attraits fugitifs, il ajoutait des qualités morales infiniment plus sérieuses, autrement appréciables. Et, par le commerce d'amitié qui nous lia, j'appris à estimer cette race dont l'appétit, après tout, ne dépasse point celui de Vitellius, et dont le trépas, bien qu'involontaire, équivalait à celui de Sénèque.

On profita, pour le tuer, d'une de mes absences. C'est depuis ce temps que je ne puis plus voir de boudin, et que je pense à Barnabé chaque fois que revient décembre.

## LE DEPART POUR LA MESSE.

Tout est blanc dedans la campagne : brumes qui flottent au-dessus des "rus" ; givres qui pendent au bout des branches, comme rameaux de lustre en verre ; neige qui se condense sur le sol, ou coiffe de bonnets d'ouate les toits pointus.

C'était tantôt le grand silence, le silence glacial et nocturne. Et maintenant, voici que les cloches sonnent, pour le muer coup de la messe de minuit.

Par les vitres, on voit, dans le bourg, toutes les cheminées qui fument, toutes les vitres qui flamboient. Les portes battent, les appels retentissent : on se hâte entre voisins.

Et voici Jeannot équipée, qui franchit le seuil de la petite maison.

Elle est emmitoufflée dans la cape, la bonne cape chaude, en laine noire, qui sert aux courses d'hiver ; le manteau que portent, en tous pays, les paysannes, aussi bien les Basques que les Bretonnes, les Flamandes que les Savoyardes, et celles d'outre-frontière aussi. Elle a ses galoches et ses moufles, garants des pieds, garants des mains. La vieille lanterne qu'elle tient servit jadis, voici plus

d'un siècle, à éclairer, la nuit, le porteur de viatique, en marche vers le chevet des mourants. Mais l'orgueil de Jeannot, son orgueil légitime, plus que ses dix-neuf ans, ses joues en pomme, son teint frais et son rire sonore, c'est d'être dépositaire, pour la circonstance, du plus ample parapluie de la province.

Ainsi, par toute l'Europe, cette nuit, femmes et fillettes ainsi équipées s'en vont aller vers l'église. Et ding ! Et ding ! Et dong ! On sonne le second coup.

— Et allume ta lanterne, tête folle ! Elle rit, se brûle, se sauve rejoindre d'autres fillettes.

Des éclats de voix, des bouts de cantiques, résonnent, cristallins, dans l'atmosphère figée...

## LA CRECHE.

Elle est l'émotion des chrétiens, l'admiration des badauds, la joie des petits enfants. Même les plus sceptiques, devant elle, ont un sourire attendri — le berceau dans la pauvreté, la naissance dans le dénûment, une éclosion d'innocence dans de la paille et des des langes troués !

Pas de Noël sans crèche... Comment donc en faire une, à la campagne, sans ressources d'aucune sorte ? Attendez ! Voici une caisse en bois blanc, une caisse légère, vite démantelée, tôt remontée. On incline la toiture, on taille, dans le fond, une petite fenêtre. Les planches joignent mal — mais puisque c'était une étable ! Le chaume du toit ? Bah ! On va prendre des robes de



bouteilles, des pailles qui, dédoublés, rognés, feront illusion.

L'aire ? Trois penchées de terre aplaties. La couchette ? Deux rognures de bois, en X, et deux triangles à chaque bout.



Quelques pincées de foin dedans, autour. Et deux branches de houx frais en sentinelles, de chaque côté. Mais les personnages ?

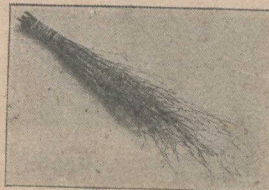
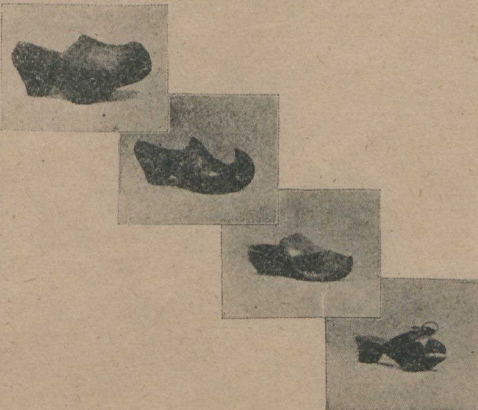
Hé bien ! cette poupée minuscule va se transformer en Enfant Jésus très gentil.

Nous n'avons ni rois, ni mages, ni bergers, ni saints ? Alors, nous nous contenterons d'un Noël des bêtes.

Dans la boîte à jeux des enfants, nous trouvons l'âne, le boeuf, le mouton — et voici la crèche constituée.

Pour le reste, dans la maison, nous ramasserons sur les meubles, de-ci, de-là, ces bronzes menus et colorés qui servent de presse-papier. Un coq perché sur une fourche, sa poule juchée sur une clôture, un chien-loup, une oie, un porcelet — puisque aujourd'hui il régale, il peut bien être à l'honneur !

Or, voyez le miracle, moi-même je m'émerveille



devant ma création, si primitive, si incomplète, mais qui me fait assister, malgré tout, à l'éveil d'un idéal parmi des instincts ingénus, à quelque chose de neuf, de puéris et de très doux...

## LA CHEMINÉE, LA BUCHE, LA DINDE.

Dans la cheminée est la bûche, l'énorme bûche de Noël, écartée du foyer jusqu'à la date fatidique. On a brûlé les deux extrémités, les sarments, la souche. Mais le plus beau morceau, dont la coupure dit l'âge, orné du veours des mousses, vient d'être, respectueusement, déposé sur les landiers.

A sa chaleur, rôtit la dinde, énorme, farcie, bourrée de marrons, que le chat, d'un peu loin, contemple avec ses yeux d'émeraude, en passant la langue sur son nez.

On la tourne, elle se dore. La graisse tombe, en gouttes d'ambre, dans le plat de terre. Le feu crépite, la bouilloire chante. Il y a un grillon dans l'âtre.

Et la grand-mère, en arrosant le rôti, tend l'oreille aux bruits extérieurs... On revient de la messe : il est temps d'allumer la lampe et de tirer le vin clair.

## LES SABOTS.

La cheminée est débarrassée, la table aussi. Avant de s'en aller coucher, les petits mettent dans l'âtre, auprès de la cendre tiède, tous les sabots de la famille.

Il en est, suivant l'origine, de taillés dans toutes les essences d'arbres durs. Si bien que, lorsqu'il pleut, lorsque l'eau les pénètre, elle leur rend l'illusion de la vie ; et tandis que le lacis des veines sur eux redevient visible, ils exhalent aussi l'odeur du bois dont ils sont faits.

Ils affectent toutes les formes. Ces gros-là, épais, lourds, solides — fouchtra ! — et faits pour ponctuer la bourrée, arrivent du fin fond de l'Auvergne.

Ceux-là, cambrés, rebroussés, furent fabriqués par un artisan du Cher pour être offerts à M. Grévy... Entre temps l'homme changea d'idée et me les apporta.

Ces troisièmes, avec leur large attache de cuir, leurs dessins gravés et peints de tons neutres, proviennent de l'Ain. Tandis que les superbes Lombardes chaussent la semelle de bois sur qui rabattent deux pattes de cuir, laissant les doigts libres, comme les sandales.

Au-dessous, colorié à la Norvégienne, c'est le sabot de Bourg. Puis encore un petit "bougrin", caractérisé par le double talon ; et un "inconnu" noir comme taupe et bruné au couteau.

Tout cela, en la nuit de Noël, s'en fut pèleriner selon les rites ; tout cela, sitôt la dernière bouchée, se trouve aligné près des tisons éteints.

Qu'y mettra-t-on ? Cela dépend de la Saint-Michel et aussi de la Saint-Martin ; des fermages, de la récolte, si le grenier déborde et si le pressoir fut plein.

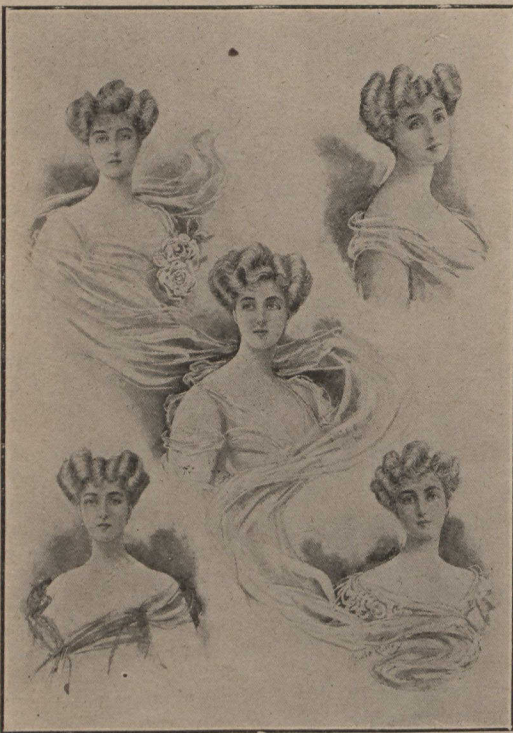
Dans les armoires, entre les draps, sont les paquets rapportés de la ville. Les grosses mains aux doigts calleux vont, tout à l'heure, défaire précautionneusement les ficelles — et le petit Noël passera !

## LA VERGE.

Hélas, hélas ! qu'est ceci, parmi les bonbons et les jouets ?

C'est le rappel nécessaire aux dures vérités de ce monde ; c'est le cri de l'esclave antique derrière le char du triomphateur !

Ces quelques brins de bouleau noués par un ruban — même la sévérité a ses élégances — sont pour rappeler à l'enfant, si sage qu'il ait paru, toutes les occasions où il fauta sans péril, dans le secret de sa conscience et le sentiment de l'impunité.





LES MODES DE NOEL.—Toilettes de rue

# Une excursion à la Montagne Pelee

Les "Annales", de Paris, ont reçu de la Martinique un tableau émouvant de la dernière éruption de la montagne Pelée et des ruines de Saint-Pierre, que leur adresse un fonctionnaire de la colonie. Celui-ci tient ce récit de la bouche même de l'intéressé, M. Victor Albert, jeune ingénieur de mérite et son ami, qui avait voulu revoir, après le désastre, sa maison de campagne de la Garanne, située sur les flancs de la montagne Pelée :

Fort-de-France, octobre 1902.

Dès le matin, à quatre heures, nous quittons Fort-de-France, me dit Albert.

J'avais, pour la circonstance, emprunté à mon beau-frère une embarcation maintes fois éprouvée. Quatre hommes de confiance la montaient, dirigés par mon frère de lait, Félix, tandis que j'occupais un autre canot, le mien, avec trois solides gaillards, bons marins et n'ayant pas froid aux yeux.

Une bonne brise du sud-est nous favorisant, nous doublâmes, vers sept heures, la pointe du Carbet. Quelques minutes après, nous étions en vue de Saint-Pierre.

Devant nous, se déroulait le panorama le plus saisissant que j'aie jamais contemplé de ma vie. La ville de Saint-Pierre, avec ses pans de murs rendus gris par les incessantes trombes de cendre, me fit l'effet d'un immense cimetière, — cimetière où dorment, hélas ! mes parents, mes amis les plus chers, à jamais privés de sépulture !... — et une émotion indescriptible me serra la gorge. Au loin, une plaine uniformément grise, coupée de quelques crevasses ; puis, tout au fond, une montagne grise aussi, surmontée d'un panache de fumée.

Il faut avoir connu Saint-Pierre et sa vie intense, sa banlieue charmante, aux villas serties de verdure, pour sentir le contraste poignant que j'avais sous les yeux ! La brise tombe un instant, puis passe au nord-est. C'est à force de rame que nous gagnons le Précheur.

Nous voilà débarqués. Nous sommes sur l'habitation Céron, et trois kilomètres, environ, nous séparent de la Garanne.

Plus de routes. Tout est couvert de cendre. Toujours cette cendre grise, partout, fatigante à force d'uniformité !

Péniblement, nous gagnons ma propriété.

La maison principale est encore debout, mais les deux vérandas sont tombées. Une couche de cendre de près de deux mètres couvre le sol, et, pour pénétrer chez moi, nous sommes obligés de creuser une tranchée dans cette poussière impalpable que vomit le volcan.

Nous entrons enfin. A l'intérieur, tout est recouvert de cendre. Sur le parquet, il y en a bien trente centimètres.

Mes cours de l'Ecole !... Mes pauvres bouquins !... Dans quel piteux état vous vois-je !...

Une inspection sommaire me permet, cependant, de constater

qu'ils n'ont pas trop souffert. Ils ne sont que "grisés" par le volcan ; ils ont adopté la couleur locale !

A la hâte, nous faisons des paquets que mes hommes porteront tout à l'heure.

Beaucoup de linges de corps manquent à l'appel : J'ai été volé !... Si jamais je rencontre un coquin portant une chemise marquée aux initiales V. A...., il passera un fâcheux quart d'heure.

Mais, voici les "charges" prêtes ; mes hommes s'emparent, et, sous la conduite de mon fidèle Félix, se dirigent vers les embarcations.

Profitions de leur absence pour faire un tour dans les plantations.

Il ne reste plus une feuille ni un brin d'herbe. Tout est recouvert de cendre ; de cette cendre qui tue tout, hommes, animaux, plantes !... Au bout d'une heure de promenade, je vois un point vert par terre : c'est un bourgeon de bambou !... Il faut que cet arbre ait la sève chevillée au corps pour se payer un bourgeon à huit cent mètres, à vol d'oiseau, du cratère de la montagne Pelée !...

Pendant toute la journée, le transport de mes effets se continue.

A la chute du jour, le volcan semble se réveiller. Il toussé un peu, et nous crache quelques petits cailloux.

Devant cette façon peu polie de nous inviter à vider les lieux, nous n'hésitons pas un instant, et regagnons le Céron où se trouvent les embarcations. C'est là que nous passerons la nuit.

Dix heures du soir. — Le spectacle, pour être terrifiant, n'en est pas moins splendide !... La montagne est littéralement en feu. On dirait des milliers de hauts-fourneaux vomissant des flammes avec un bruit épouvantable.

Un immense champignon de fumée noire s'étend au-dessus du cratère. Par moments, une détonation plus violente ébranle l'air, et une colossale gerbe de feu, crevant le nuage de cendre, s'élance à une hauteur prodigieuse, pour retomber en pluie incandescente sur les flancs de la montagne.

Mes hommes, éreintés par le pénible travail de la journée, dorment, sans se douter du danger qu'ils courent.

Jusqu'à trois heures du matin, la "poussée" continue avec la même violence ; puis, le phénomène diminue graduellement d'intensité, et, vers cinq heures, tout est rentré dans le calme.

De six à sept heures, nous mangeons un peu et faisons nos préparatifs de départ. Le thermomètre marque, à l'ombre, 29 degrés centigrades.

En route pour la Garanne !

Nous approchons de mon habitation. La cendre que nous foulons est tiède. C'est celle de la nuit dernière.

\*\*\*

Il est midi. Tout ce que je désirais emporter est rendu dans les canots. Nous allons pouvoir nous reposer un peu.

Non ! un orage épouvantable éclate !

— Fuyons, me dit mon frère de lait ; la montagne va bouillir après la pluie !

A la hâte, nous nous embarquons et, sous une averse diluvienne, nous nous éloignons du rivage inhospitalier.

Pendant deux heures, la pluie continue, aveuglant mes rameurs. Nous avançons difficilement ; les canots sont très chargés et le vent est contraire.

A trois heures, l'orage cesse un peu ; nous nous trouvons devant Saint-Pierre. Je ne m'y reconnais plus !

Des flancs de la montagne, coulent des torrents qui se précipitent à la mer avec un bruit formidable. Cette masse d'eau charriée avec elle des blocs de rochers, de la terre et des squelettes d'arbres. C'est indescriptible !...

— Gagnons le large, me dit Félix, qui se trouvait, cette fois, dans le même canot que moi. La montagne "commence !"...

Je me retourne pour voir.

En effet. Du cratère, sort une fumée plus épaisse. Le champignon de cendre se forme de nouveau au-dessus du volcan. Quelques détonations se font entendre : nous allons avoir une éruption !...

Ca y est !... Tout fume et flambe, maintenant ! Du sommet à la base de la montagne, s'ouvrent des centaines de petits cratères. Toutes les crevasse, que j'avais remarquées hier, se sont transformées en volcans minuscules. Il y en a jusque dans Saint-Pierre même !... C'est effrayant à voir !...

La peur gagne mes hommes et l'un des canots m'abandonne, fuyant au large, à force de rames. J'ai toutes les peines du monde à retenir mes rameurs, qui veulent suivre l'exemple de leurs camarades de l'autre embarcation.

Nous avançons, néanmoins ; et, peu à peu, la distance qui nous sépare du monstre augmente.

Nous voilà devant le Carbet. La pointe que nous venons de doubler nous cache, en partie, le spectacle de l'éruption. Nous ne voyons plus, en ce moment, que le panache de fumée qui monte du cratère principal.

Mes hommes, ruisselants de sueur, rament plus mollement. Ils se sentent à peu près à l'abri. Un soupir de soulagement sort de toutes les poitrines !

L'autre canot nous a rejoints, et nous continuons, de concert, notre route vers Fort-de-France, où nous arrivons à sept heures."

\*\*\*

Son récit terminé, Albert alluma une cigarette et vida, d'un trait, le verre de chartreuse qu'il n'avait pas touché pendant qu'il parlait.

— C'est égal, me dit-il, en reposant le verre !... J'ai laissé encore pas mal de chose à la Garanne : un fusil, des matelas, un tas de petits bibelots appartenant à ma femme, et auxquels elle tenait !... Les canots avaient leur plein chargement !... Je regrette tout cela !

— Comptez-vous retourner là-bas, demandai-je ?

— Ah ! fichtre non, fit-il, en se levant. On ne fait ces rhoses-là qu'une fois dans sa vie !...

RIZON.

# READY LUNCH

Le Lunch, ou un  
improvisé, au-  
conservation n'est  
pas, plus nou-  
veau et de meil-  
leure apparence que  
READY LUNCH  
Le produit si  
connu de la  
manufacture  
réserves de . .

## CLARK, MONTREAL.

Le meilleur de la meilleure  
tranché, assai-  
né, cuit juste à  
point, et prêt à  
manger.

STRES A CLEF.  
MANDEZ-LE  
A VOTRE  
FOURNISSEUR

D  
Des produits de science,  
dont le système

est le meilleur, et  
pour la Sauce Chili.

à 10c

sont les meilleurs.

# Montreal